

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 43 (1910)
Heft: 1-2

Artikel: Le parler en langues et ses conditions psychologiques
Autor: Lombard, Émile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379866>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PARLER EN LANGUES

et ses conditions psychologiques¹

PAR

ÉMILE LOMBARD

Jusqu'ici notre exposé a eu un caractère essentiellement descriptif. Parfois sans doute la description doit anticiper sur l'explication. On l'a vu, par exemple, quand nous avons mis, chemin faisant, telle forme de glossolalie en rapport avec tel état de conscience et d'émotivité. Dans l'étude d'une matière aussi complexe, on ne peut éviter que les diverses questions à traiter n'empiètent un peu les unes sur les autres. Mais, en somme, les inductions exégétiques et les comparaisons documentaires auxquelles nous nous sommes livré jusqu'à présent tendaient à faire connaître le parler en langues en tant que phénomène donné. Il reste maintenant à expliquer ce phénomène, ou plus exactement, à en faire tant bien que mal la théorie.

I

Psychologie collective. Contagion et imitation.

La glossolalie se manifeste tantôt individuellement, tantôt, — c'est le cas le plus fréquent, — chez plusieurs individus en rapport les uns avec les autres. Cette distinction est toute

¹ Voir livraisons de janvier-avril, juillet-août et septembre-octobre 1909.

relative, comme nous allons le voir, mais pose utilement la question du mode de propagation psychologique.

Dans la mesure où elle affecte un groupe, une collectivité, et s'y reproduit par imitation, la glossolalie est du ressort de la *psychologie des foules*. Cette dénomination ne doit pas faire oublier que ce n'est pas le nombre qui importe ici, mais l'homogénéité mentale. L'absorption des tendances individuelles par les tendances sociales peut se réaliser dans un groupe numériquement fort restreint. « A certains moments, une demi-douzaine d'hommes peuvent constituer une foule psychologique, tandis que des centaines d'hommes réunis par hasard peuvent ne pas la constituer¹. »

Si les chiffres bruts ne font rien à l'affaire, il y aurait intérêt à déterminer la proportion de glossolales que compte tel conventicule, telle communauté. On mesurerait ainsi le plus ou moins de résistance que la contagion y rencontre. Quoique les éléments d'une statistique comparative fassent défaut, on peut tenir pour rare qu'une agglomération de quelque importance participe entière aux phénomènes caractéristiques du parler en langues. A Jérusalem, tous les disciples sont censés recevoir le don (Act. 2 : 4); mais il y a trop de flottement dans les indications du contexte pour qu'on puisse prendre cette généralisation au pied de la lettre. A Corinthe, malgré les mots : *si tous parlent en langues* (1 Cor. 14 : 23), qui font intervenir l'hypothèse d'un cas extrême, et malgré l'estime dans laquelle la glossolalie était tenue par la majorité des croyants, les *πνευματικοί* paraissent n'avoir formé qu'une catégorie privilégiée dans l'ensemble de la communauté (cf. v. 16-17). C'est le cas aussi dans les milieux modernes où ce charisme est cultivé². Au point de

¹ G. LE BON, *Psychologie des foules*, 6^e éd., Paris 1902, p. 13.

² BÜSCHING dit qu'à Gross-Almerode les glossolales n'étaient pas plus de dix, ce qui ne prouve pas, comme il le croit, que la contagion psychologique ne soit pas en cause chez eux (*op. cit.*, p. 7). J.-B. CARDALE en avait observé neuf à Port-Glasgow (*The morning watch*, II, 1830, p. 871). M. Barrat, dans l'entretien qu'il eut avec le représentant d'un grand journal norvégien, déclarait qu'à ce moment le don avait été reçu à Christiania par une vingtaine de personnes (*Sabbathklänge*, 2 fév. 1907, p. 73).

vue de la psychologie collective, il faut tenir compte, et du pouvoir suggestif que les glossolales exercent sur leur entourage, et de l'apport dynamogénique qu'ils reçoivent par le fait des mouvements d'attention expectante, d'admiration, de crainte sacrée, qui convergent vers eux en retour.

Ce n'est là qu'un effet de la loi d'unification mentale qui se vérifie partout où des individus sont soumis ensemble à l'action d'un sentiment simple et fort. Mais nulle part ces courants d'unanimité, qui peuvent être suivant les cas bienfaisants ou redoutables, ne se forment plus fréquemment que dans les assemblées religieuses. Tout l'art du parfait revivaliste consiste à les y faire circuler à volonté. Il arrive que des assistants, venus en simples curieux, ne puissent résister à l'emballement général et se mettent à confesser leurs péchés, — ou, comme cela s'est vu, à danser en rond avec la troupe des fidèles. Tous ces effets ont été attentivement étudiés et abondamment décrits, et l'on ne s'attend pas à ce que nous refassions ici l'excellent chapitre de Murisier sur la contagion de l'émotion religieuse¹. Nous voulions montrer seulement que la glossolalie devient épidémique au même titre que tout geste et tout acte de participation suggérés à une assemblée ou à un conventicule suffisamment unifié. Certaines personnes ne peuvent être témoins d'une manifestation glossolalique sans se sentir irrésistiblement poussées à parler en langues à leur tour. Il en est qui font leur possible pour réagir et qui n'y réussissent pas. Le verbo-automatisme un instant comprimé n'éclate ensuite qu'avec plus de violence².

Ce n'est pas que l'effet de la suggestion soit toujours immédiat, foudroyant. Souvent au contraire il y a un temps d'incubation plus ou moins long. Tel sujet n'obtient le don pour son compte que bien des jours ou bien des mois après l'avoir vu se manifester chez autrui. Et si la présence d'un public stimule les uns, elle paraît agir inhibitivement sur les autres, — affaire de timidité ou de respect des convenances,

¹ MURISIER, *Les maladies du sentiment religieux*, p. 147 et ss.

² Cf. BAXTER, *Narrative of Facts*, etc., p. 133; BÜSCHING. *op. cit.*, p. 7-8.

— car leurs automatismes ne débutent ni dans l'assemblée où ils ont vu le phénomène se produire, ni dans une assemblée subséquente, mais sans témoins ou en très petit comité. Toutes les transitions existent entre les cas où l'individu cède directement à la sollicitation de l'exemple, à la pression de l'enthousiasme ambiant, et ceux dans lesquels il ne suit le mouvement qu'après tout un travail d'adaptation rétrospective. On peut encore parler de mentalité collective, de fait psychique social, mais non plus de psychologie des foules, si ce mot évoque l'idée d'une influence directe, instantanée, de la collectivité sur l'individu.

Il y a plus. Certains sujets n'ont pas besoin pour recevoir cette impulsion initiale d'assister à une manifestation de glossolalie. Il leur suffit d'en lire ou d'en entendre le récit; surtout ils trouvent une incitation décisive dans la lecture et la méditation des textes bibliques concernant l'envoi du Saint-Esprit. Au reste, affiliés à des cercles où l'exaltation religieuse est systématiquement cultivée, ils bénéficient ainsi d'un entraînement émotif qui est bien de nature à favoriser le développement de leurs automatismes. Voici, par exemple, comment M. Barrat raconte qu'il a été amené à parler en langues. Il était parti pour l'Amérique afin d'y trouver les fonds nécessaires à la construction d'un nouveau lieu de culte. Le résultat de sa collecte le déçut profondément; d'où une violente lutte morale qui aboutit à lui faire « déposer aux pieds du Seigneur » son activité, sa situation personnelle, son honneur. Il voit avec raison dans cette attitude intérieure de détachement et de passive confiance un état propice à l'apparition de la glossolalie. « Ce complet dépouillement fut le premier pas que je fis vers l'immense victoire que je devais remporter. J'entendis parler d'un grand Réveil à Los Angeles en Californie et je compris qu'il était nécessaire de recevoir la puissance communiquée aux disciples lors de la Pentecôte.... J'espérais obtenir le don des langues de feu, afin de pouvoir parler diverses langues. Je dus attendre cinq semaines. Un jour, dans une réunion, je sentis qu'il se préparait quelque chose de nouveau. En ma vie je

n'ai jamais rien ressenti de plus étrange. Je demandai à une personne l'imposition des mains, accompagnée de prière comme du temps des apôtres. Une force extraordinaire me tint courbé à terre. Je ne perdis pas connaissance un seul moment. Puis je réclamai l'intercession d'un Norvégien et d'une femme de pasteur venue de Los Angeles. Comme ils commençaient à prier, ma mâchoire inférieure se mit à remuer toute seule, ainsi que ma langue. On me pria de parler, mais je répondis : « Non, il ne faut pas brusquer les choses... » Nous allons voir si Dieu veut se servir de ma bouche pour parler. » C'est alors que se produisirent les phénomènes que nous avons déjà eu l'occasion de mentionner d'après la même relation ; hallucination lumineuse (couronne et langue de feu), sensation d'influx dynamogénique et enfin glossolalie¹. Ainsi les automatismes de M. Barrat éclosent bien dans l'environnement favorable d'une réunion d'édification mutuelle ; il a recours aux adjuvants suggestifs de la prière et de l'imposition des mains. Mais le processus remonte plus haut. L'idée qu'il peut, qu'il doit recevoir le baptême de l'Esprit sous la forme classique du don des langues s'impose à sa conscience lorsqu'il entend parler du Réveil californien. Et cette nouvelle ne lui fait tant d'impression que parce qu'elle donne à ses yeux un regain d'actualité et de force au vieux récit de la Pentecôte chrétienne. Auparavant déjà, le terrain avait été préparé par une crise affective intense, facteur sur l'importance duquel nous aurons à insister.

L'exemple du pasteur Paul montre qu'une lecture appropriée, faite au bon moment, peut contribuer davantage à l'apparition du phénomène que le fait même d'assister en personne à de nombreuses manifestations glossolaliques. Ayant appris que l'on parlait en langues, et beaucoup, en Amérique, puis en Norvège, il fit dans ce dernier pays un voyage et constata la vérité des récits des journaux. « Toutefois, ajoute-t-il, je ne me sentais pas encore obligé, pour mon compte, de rechercher ce don. » La lecture de 1 Corinthiens

¹ *Sabbathklänge*, art. cit., p. 72.

lui en faisait envisager la possession comme désirable ; mais il hésitait à le demander dans ses prières à cause de la parole : « A chacun le Saint-Esprit distribue ses dons *comme il le veut*. » (1 Cor. 12 : 11). Sur ces entrefaites il reçut un numéro de la feuille américaine *Intercessory missionary* contenant un article intitulé : « Qu'est-ce que la Pentecôte ? » L'auteur disait, en s'appuyant sur Actes 2, que la Pentecôte n'est une réalité vécue que pour ceux qui ont eux-mêmes parlé en langues. M. Paul ne put accepter cette affirmation sans résistance, certain qu'il était d'avoir été baptisé d'Esprit et de feu. Néanmoins l'article en question le remua profondément, et déposa dans son imagination suggestible des germes qui ne devaient pas tarder à s'y développer. Il se dit que puisque le don des langues était compris dans la promesse de la Pentecôte, il devait, lui aussi, le recevoir. Mais c'est de Dieu seul qu'il voulut tout attendre. Soucieux de sauvegarder l'autonomie de son expérience spirituelle, il prétendit se passer des interventions humaines auxquelles nous avons vu M. Barrat faire appel : « Je ne pouvais compter sur aucun secours humain et je ne le voulais pas. *Je n'ai réclamé de personne l'imposition des mains....* Non, Dieu avait parlé, il appartenait à lui seul d'accomplir en moi sa promesse. *J'en vins donc à avoir faim et soif de parler en langues : ce désir était d'une intensité telle que je ne puis l'exprimer.* » On reconnaît là l'ardeur passionnée avec laquelle les chrétiens corinthiens recherchaient les charismes, en particulier le plus populaire de tous (ζηλωταί ἐστε πνευμάτων, 1 Cor. 14 : 12). A ce point d'hypertension psychologique, ce qu'on attend arrive, et a l'air d'arriver tout seul. Cependant la serre chaude est nécessaire pour achever la maturation du fruit. Après toutes ces péripéties intérieures, les premières émissions automatiques de M. Paul se manifestèrent en la présence et avec le concours, peut-on dire, des membres d'un conventicule pieux. C'est à Königsberg, après des nuits passées en prières, qu'il eut la sensation caractéristique d'une mise en mouvement de ses mâchoires. « C'était un signe, dit-il, comme quoi mon espoir ne serait pas déçu.... Dans ces dispositions, je me

rendis à L***. Le 15 septembre, à la réunion du matin, la force du Seigneur vint sur moi et pendant tout le jour ne cessa de travailler mon corps.... Le soir, nous eûmes encore une réunion de prières; six frères étaient avec moi. Entre dix et onze heures, un travail si intense se produisait déjà dans ma bouche, que mes mâchoires, ma langue et mes lèvres faisaient des mouvements sans que j'y fusse pour rien.... Quand j'essayais de parler à haute voix, c'était en vain; *aucun mot allemand ne correspondait aux positions prises par mes organes buccaux; et les mots des autres langues connues de moi ne s'y adaptaient pas davantage....* Je compris de cette façon que ma bouche parlait silencieusement dans une langue étrangère.... Vers onze heures, plusieurs d'entre nous se retirèrent. Il ne resta avec moi que deux frères, dont le pasteur H.... Nous recommençâmes à prier.... Alors *il me sembla qu'il se formait dans mes poumons un organe qui émettait des sons adaptés aux positions successives de ma bouche en mouvement.* Il fallait que cela se fit avec une grande rapidité. Les sons semblaient sortir en tourbillonnant. » Ainsi apparut la langue singulière qui fut prise pour du chinois, puis une autre d'un timbre tout différent, et dès lors les glossolalies se succédèrent en nombre; la suggestion avait agi jusqu'au bout ¹.

L'élément individuel est encore plus marqué dans l'élaboration des automatismes de Mary Campbell, quoique on puisse également les rattacher à des influences antérieures et à des croyances régnantes, — facteurs sociaux. Cette jeune fille appartenait à une famille de gens à la piété exaltée, nourris de l'idée que les dons de l'Esprit, précurseurs du retour de Christ, n'attendaient pour réapparaître que d'être demandés avec foi. Et par les dons de l'Esprit ils entendaient avant tout, naturellement, celui qui frappe le plus l'imagination, le don des langues. Alexandre Scott, le collaborateur d'Irving, avait porté en Ecosse ces préoccupations charismatiques, qui depuis les temps de la primitive Eglise sont tou-

¹ *Die Heiligung*, oct. 1907, p. 2-5.

jours allées de pair avec les rêves de l'eschatologie. Isabelle, la fille aînée, était morte en odeur de sainteté. Mary hérita des dispositions mystiques de sa sœur. Au printemps de 1830, on la croyait au dernier stade de la phtisie. Un soir, le 21 mars 1830, elle se leva soudain de son lit, qu'elle n'avait pu quitter depuis des semaines, et se mit à parler dans une langue incompréhensible. Ce discours dura plus d'un quart d'heure; il fut prononcé à haute voix, avec une force étonnante chez une personne dont la bouche n'émettait plus à l'ordinaire qu'un pénible et rauque sifflement. Huit jours plus tard, nouvel accès de glossolalie. Mary était retombée dans son état d'extrême faiblesse, quand, vers le milieu d'avril, elle reçut par lettre le « Lève-toi et marche » qui la guérit ¹. Ce message lui était adressé par James Mac Donald, dont nous avons déjà cité le nom comme celui d'un des glossolales de Port-Glasgow. Le don des langues fut en effet accordé à son frère George, puis à lui. Et les familles Campbell et Mac Donald constituèrent un foyer de culture glossolalique d'où la contagion devait gagner Londres ².

On voit combien est important, dans l'histoire des manifestations collectives de glossolalie, le rôle des individus qui servent d'initiateurs. En thèse générale il n'est pas exact de dire que les grands élans des foules et des assemblées « n'ont pour lieu d'origine aucune conscience particulière ³. » Il faut toujours que quelqu'un commence, fasse le geste ou dise le mot qui déchaîne la colère, l'enthousiasme, la pitié. Il est vrai que cette intervention initiale peut passer inaperçue; l'individualité d'où elle émane rentre, aussitôt après, dans le grand anonymat collectif. C'est pour cela sans doute qu'on se figure parfois que le mouvement n'est parti de personne, mais de tout le monde à la fois. Dans bien des cas pourtant, le meneur se révèle, son action continue à être dirigeante et la foule salue en lui un chef. Les chefs glossolales que nous

¹ On ne saurait s'étonner de voir la glossolalie voisiner avec les *χαρίσματα* *ἰαμάτων* (1 Cor. 12 : 9-10, 28).

² Cf. MILLER, *op. cit.*, p. 51 et ss.; ROSSTUSCHER, *op. cit.*, p. 194 et ss.

³ E. DURKHEIM, *Les règles de la méthode sociologique*, 2^e éd., Paris 1901, p. 9.

connaissions, comme Mary Campbell, comme M. Barrat, ont tous les traits de la physionomie de l'entraîneur religieux en général. Aussi bien voyons-nous que leur influence ne s'est pas bornée à inaugurer la glossolalie dans un milieu donné, mais qu'ils ont été, à d'autres égards encore, de ceux que l'on suit. A plus forte raison peut-on le dire d'un Montanus, dont le parler en langues a fait école, et dont l'hérésie a remué toute la chrétienté. Chez tous, plus ou moins, se rencontrerait cette combinaison d'asthénie psychique et d'exaltation du moi dont M. Rogues de Fursac parle à propos du revivaliste gallois Evan Roberts, et d'où il montre que résulte une hyperactivité de l'automatisme mental¹.

Ce qui est incontestable, c'est que « le meneur a d'abord été le plus souvent un mené. Il a été lui-même hypnotisé par l'idée dont il est ensuite devenu l'apôtre². » Ceci s'applique aussi à nos glossolales entraîneurs. Accessibles aux suggestions lointaines, ils les changent pour leur entourage en suggestions directes. Les récits relatifs au parler en langues s'impriment en traits frappants dans leur imagination consciente ou subconsciente; de l'image forte à l'extériorisation automatique, le passage est naturel; et leurs automatismes une fois déclanchés en suscitent de pareils chez des individus dont la suggestibilité moins affinée ne serait pas capable de réagir aux sollicitations impersonnelles d'un texte, d'une tradition.

Dans les cas le plus franchement sporadiques, il y a prédominance des facteurs individuels, mais non exclusion des autres influences. Toujours les suggestions extérieures collaborent à l'auto-suggestion. On le voit chez Le Baron, chez M^{lle} Smith; on le verrait sans doute chez la Voyante de Prévorst, si l'on avait sur la genèse de sa langue intérieure les renseignements voulus. L'occultisme, ses croyances, ses pratiques, constituent comme le supranaturalisme chrétien un milieu psychique approprié au développement de la glosso-

¹ J. ROGUES DE FURSAC, *Un mouvement mystique contemporain. Le Réveil religieux du Pays de Galles (1904-1905)*. Paris 1907, p. 101-102.

² LE BON, *op. cit.*, p. 106.

lalie ; les facilités de propagation sont moindres, mais la culture du phénomène plus intensive. — Le Baron, initié aux expériences d'un groupe spirite, est saisi par la hantise d'une réincarnation. Son verbiage automatique est en rapport logique avec cette idée, de même qu'aux yeux de certains croyants l'attente du parler en langues découle de la foi au Saint-Esprit. Le discours en langue étrangère, qu'un occultiste lui adresse entre temps, introduit dans toute cette histoire un élément bien marqué de contagion¹. — Les idiomes subliminaux du célèbre médium de Genève font partie d'un ensemble d'automatismes qui étaient en germe, depuis ses années d'adolescence, dans les couches profondes de sa personnalité, mais dont l'efflorescence fut provoquée par son initiation au spiritisme. M. Flournoy estime que, sans cette circonstance décisive, les dispositions à l'automatisme se seraient atténuées et auraient fini par disparaître chez Hélène, comme chez tant d'autres jeunes filles romanesques et nerveuses dont les symptômes de désagrégation mentale (rêveries, velléités hallucinatoires, obsessions) se corrigent graduellement après la crise de la puberté. Mais le spiritisme vint donner un essor nouveau à toute cette activité subconsciente en voie de disparition. « Les fictions assoupies se réveillèrent, les rêveries d'antan reprirent leur cours, et les images de la fantaisie subliminale recommencèrent à proliférer de plus belle lorsqu'elles eurent rencontré dans les fécondes suggestions de la philosophie occulte des points de ralliement et des centres de cristallisation.² » Transportée en esprit dans l'Inde du moyen âge, où elle s'imaginait avoir vécu une existence antérieure, M^{lle} Smith devait naturellement entendre parler la langue prétendue du pays et de l'époque, puis s'en servir elle-même, quelle que soit d'ailleurs la provenance des quelques mots sanscrits dont elle disposait. L'apparition du martien se rattache aussi très étroitement à l'idée d'un rapport médianimique avec Mars, idée suggérée probablement par des conversations relatives aux conditions

¹ LE BARON, art. cit., p. 286.

² FLOURNOY, *Des Indes*, p. 30.

d'habitabilité de cette planète, et par le vœu qu'aurait exprimé une personne d'en savoir plus long sur les habitants des astres. « Je n'ai connaissance, dit M. Flournoy, d'aucun incident extérieur qui ait poussé M^{lle} Smith à faire parler aux gens de là-haut un idiome original, mais il peut s'en être produit, et d'ailleurs une idée aussi naturelle a bien pu aborder d'elle-même la pensée subconsciente et devenir l'auto-suggestion initiale de la langue martienne.¹ » En tout cas cet idiome n'aurait pas atteint un degré de perfection si remarquable sans la curiosité avisée dont ses débuts furent entourés.²

On comprend que les formes supérieures de glossolalie se rencontrent plutôt dans les cas isolés, qui se prêtent mieux à l'investigation scientifique, que dans les manifestations collectives, celles-ci étant privées en général, par leur caractère même et par la mentalité des milieux où elles se produisent, de ce contrôle avantageusement stimulateur. Mais cette différenciation n'a rien de spécifique ; les cas observés individuellement, et ceux dont la multiplication affecte une allure plus ou moins épidémique, peuvent se rencontrer sous les mêmes rubriques de classification et de description. Le pseudo-langage de Le Baron, par exemple, se place sensiblement au même niveau que les glossolalies irvingiennes. Et il ressort de toutes les observations que nous avons citées jusqu'à présent, sans qu'il soit nécessaire d'y revenir en détail, que les formes frustes ne se présentent pas seulement dans

¹ *Ibid.*, p. 147.

² Le développement du martien s'est fait en trois étapes : 1^o émission rapide, à l'état de transe, d'un incompréhensible jargon ; 2^o apparition, dans un accès d'hémi-somnambulisme consécutif au réveil, de quatre mots qui sont du français déformé et dont le sens put être déterminé d'après les noms propres qui les accompagnaient (*métiche*, Monsieur ; *médache*, Madame ; *métaganiche*, Mademoiselle ; *kin'l'che*, quatre) ; 3^o interruption de sept mois ; puis nouvelles et amples glossolalies martiennes, celles-ci régulièrement traduisibles, le vocabulaire martien s'étant fixé dans l'intervalle. La langue de Mars se serait donc subconsciemment formée pendant cette période d'incubation, à l'imitation de ces quatre premiers mots véritables, fabriqués *impromptu* pour répondre au désir des assistants, qui cherchaient à obtenir des termes à signification précise. (*Ibid.*, p. 148 et ss.)

les épidémies glossolaliques, mais jouent aussi leur rôle au début tout au moins des processus les plus remarquablement individualisés.

En somme, le côté social du phénomène est toujours représenté par quelque influence subie, par quelque suggestion reçue, par quelque mot d'ordre consciemment ou subconsciemment suivi. Mais ce n'est pas une raison pour qu'en principe la question de genèse individuelle ne se pose pas. On se persuade trop facilement qu'il ne s'agit, chez les glossolales d'aujourd'hui, que de symptômes anachroniques, calqués sur ceux dont le Nouveau Testament fait mention. Certes ce souvenir contribue beaucoup à la reproduction du phénomène. Mais tout n'est pas dit par là, et il faut se garder en ces matières du trop simpliste *post hoc ergo propter hoc*. Les esprits hantés d'images bibliques sont naturellement enclins à un plagiat inconscient de la Pentecôte. Seulement le rapport qui existe entre leurs productions glossolaliques et le « don » primitif se complique déjà du fait que celui-ci ne leur est connu et n'exerce sur eux son prestige que par l'intermédiaire d'un concept historique erroné. L'action perturbatrice de ce malentendu se révèle à certains essais de donner aux autres et de se donner à soi-même l'illusion qu'on parle une langue existante sans l'avoir apprise. Ce qui n'empêche pas les glossolalies religieuses observées à notre époque d'offrir des traits irrécusables d'identité avec l'authentique *λαλεῖν γλώσσαις* des textes de Paul. D'ailleurs, malgré l'autorité dont jouit la légende accréditée par le récit d'Actes 2, l'idée de xénoglossie cède parfois le pas à celle d'indétermination linguistique. Au lieu d'une langue terrestre, identifiable, on veut parler une langue étrangère à la terre, ou si ancienne ou si exotique que c'est tout comme, une langue enfin que personne ne puisse reconnaître. Or, les caractères du phénomène n'en sont pas foncièrement modifiés. Les emprunts aux idiomes existants ne disparaissent point là où domine cette recherche de l'absolue nouveauté verbale ; ils sont seulement moins systématiques et moins apparents. Bref il règne dans ce domaine une certaine unité qui doit tenir à la nature des

choses, et non pas seulement à l'influence de l'imitation.

En constatant ce que les manifestations contemporaines doivent à celles du premier âge chrétien, on ne fait que reculer le problème d'origine. Aussi loin qu'on remonte dans l'histoire de la glossolalie, on la trouve en rapport avec des façons collectives d'être, de sentir, de penser. Il en est de même pour tous les phénomènes religieux, comme pour tous les faits de langage. Mais l'antériorité historique et la priorité génétique sont deux notions à ne pas confondre. « Si la forme sociale est la première en date, il ne s'ensuit nullement qu'elle soit primitive au sens absolu, et que la forme individuelle en dérive¹. » De plus les états de conscience collectifs, par lesquels l'individu est déterminé, sont toujours des états de conscience. Refuser de les étudier à ce titre est aussi peu logique que de regarder les règles de la langue comme des réalités étrangères au langage lui-même. Le fait de l'association nous met plus ou moins sous la dépendance de ce qui nous entoure et de ce qui fut avant nous. Parce que nous sommes des êtres associés, nous participons à certains effets dont la cause n'est pas immédiatement donnée dans notre moi individuel et actuel. Mais il n'y a pas là de quoi justifier la fin de non-recevoir qu'on oppose à la psychologie au nom de la méthode sociologique². « La société se compose d'individus, et si la vie commune donne lieu à des phénomènes particuliers que la vie d'un individu isolé ne connaîtrait pas, il est pourtant évident que le fait de vivre en société n'apporte aucun changement à la nature psychologique des êtres en question, et que par conséquent cette nature est comme le milieu où va se manifester le phénomène d'ordre collectif³. » Pour ces raisons, nous croyons légitime d'assigner au parler en langues des causes génératrices *psychiques*.

¹ MURISIER, *op. cit.*, p. 173.

² Cf. DURKHEIM, *op. cit.*, p. 125 et ss.

³ CH.-A. SECHEHAYE, *Programme et méthodes de la linguistique théorique. — Psychologie du langage*, Paris, Leipzig et Genève, 1908, p. 58-59.

II

Psychologie du langage.

Saint Paul taxait de puérilité d'esprit les chrétiens de Corinthe, chez qui la glossolalie florissait (1 Cor. 14 : 20). En effet, ce charisme est en relation avec une mentalité régressive. A plusieurs égards, les élucubrations des glossolales peuvent être comparées au langage des enfants.

Les premières émissions vocales ne représentent qu'un mode d'extériorisation ou de décharge des états affectifs¹. Elles se placent tout à côté des gestes, jeux de physionomie, mouvements du corps et des membres qui expriment les sentiments dont l'individu est agité. Ce n'est d'abord qu'une expression réflexe, involontaire ; les cris et les grimaces du tout petit enfant ont un sens pour sa mère avant d'être pour lui-même des signes, des moyens de faire comprendre ce qu'il sent et, par conséquent, ce qu'il veut. Mais bientôt certains mouvements (d'émission phonique ou autres) deviennent représentatifs de l'émotion à laquelle ils correspondent. Le cri de douleur, par exemple, après avoir été l'accompagnement tout spontané de la sensation, sert à réclamer l'intervention des gens que bébé sait n'être pas indifférents à ses malheurs. C'est un langage déjà, un langage *prégrammatical*, qui tire sa matière des ressources d'expression de la vie affective et dont l'étude se rattache à celle des mouvements expressifs (*Ausdrucksbewegungen*) en général². Au point de vue de la forme, les premières phonations enfantines sont caractérisées par l'absence d'articulation, quoique de très bonne heure apparaissent des sons susceptibles d'une notation par voyelles et consonnes. Le langage animal prête aux mêmes remarques. Il se compose également de simples réflexes, qui acquièrent en partie,

¹ CLARA und WILLIAM STERN, *Monographien über die seelische Entwicklung des Kindes. I. Die Kindersprache*, Leipzig 1907, p. 144.

² Cf. SECHEHAYE, *op. cit.*, p. 79 et ss. ; WUNDT, *Völkerpsychologie. I. Die Sprache*, Erster Theil, Leipzig 1900, p. 31 et ss.

au moins dans les espèces supérieures, une valeur de signes ou de signaux. Rappelons aussi que le passage des sons purement vocaliques (cris) aux sons différenciés et syllabiquement décomposables n'est pas spécial à l'homme. Il y a des animaux (les oiseaux, par exemple) qui font entendre, sur un seul ton ou avec des modulations musicales, de véritables articulations.

On a beaucoup discuté sur le rapport de l'ontogénèse et de la phylogénèse en matière de langue. Le développement du langage suit-il les mêmes lignes dans la race et chez l'enfant ? Il ne faut en tout cas pas exagérer ce parallélisme. Dans ce domaine de la vie psycho-physique comme dans tous les autres, le bénéfice de l'hérédité épargne à l'enfant bien des tâtonnements laborieux. Nous ne pouvons, en l'observant, nous faire qu'une idée bien imparfaite de l'importance et de la difficulté de certaines transitions par-dessus lesquelles le travail des générations antérieures lui permet de sauter pour ainsi dire à pieds joints. L'imitation, en outre, intervient chez lui de très bonne heure ; elle réduit à la portion congrue ses processus verbaux spontanés. Mais sans méconnaître ces différences, on peut et on doit admettre que le schéma génétique est approximativement pareil.

Notre langage, surtout notre langage parlé, conserve des traces indélébiles de sa primitive dépendance à l'égard des impulsions du sentiment. Ces éléments originels sont représentés avant tout par l'exclamation et l'interjection. « Nos mots spécifiquement exclamatifs, dit M. Sechehaye, sont certainement conventionnels puisqu'ils ont une forme fixe que nos lexiques enregistrent ; ils sont cependant assimilables à des cris spontanés. S'ils le sont encore tandis que tout le reste du langage est devenu conventionnel, c'est à l'influence prépondérante du facteur affectif dans l'emploi de ces mots qu'on le doit.... Le cri de *aïe !* par exemple,... exprime une pensée : *je souffre* ; mais il peut facilement devenir l'expression habituelle de la souffrance à un certain degré d'intensité, ni trop faible, ni trop fort. Il sera proféré sans que l'intelligence et la volonté interviennent, et, simple réflexe émotif, il ne dif-

féralera plus en rien du cri de la nature. Sans doute il en diffère par son origine, car l'un est naturel, et l'autre est acquis ; mais une fois l'existence de cette disposition admise, c'est le même processus psychologique qui provoque ce cri conventionnel et le cri spontané¹. » Wundt appelle interjections *primaires* celles qui ont gardé leur caractère de sons naturels (les cris d'appel : *ohé!* — d'admiration et d'étonnement : *ah! oh! eh!* — de jubilation : *iou!* ou de douleur : *aïe!* et leurs équivalents dans toutes les langues du monde), interjections *secondaires* celles qui sont de véritables mots ou noms employés exclamativement pour exprimer un sentiment fort, souvent avec accompagnement des sons bruts de la première catégorie (*hélas! malheur! bravo! ô mon Dieu!*²). Les jurons jouent le même rôle d'exutoires émotionnels. Ces locutions, grossières ou familières « répondent très intimement à un penchant psychique, en exprimant vivement les passions dont elles sont la traduction directe. Aucune autre phrase ne saurait dire ce qu'elles disent d'une seule émission de voix³. »

Indépendamment des formes verbales spéciales, appropriées à l'expression des émotions, il faut considérer comme remontant au stade initial du langage tout ce que le geste, l'accent, l'intonation, ajoutent aux mots eux-mêmes, toute cette vie mobile et insaisissable de la parole que le langage écrit ne rend pas. Nul mieux que M^{lle} Camille Bos n'a parlé de ce nimbe affectif où baignent les termes que nous employons, de cette résonnance affective qui les prolonge en mystérieux échos, et qui confère au mot *livre*, par exemple, une tout autre valeur d'évocation selon qu'il est prononcé par un intellectuel, un illettré ou un sportsman⁴.

¹ SECHEHAYE, *op. cit.*, p. 90-91 ; cf. EGGER, *La parole intérieure*, Paris 1881, p. 175 (note) ; BALLET, *Le langage intérieur et les diverses formes de l'aphasie*, Paris 1886, p. 3.

² WUNDT, *op. cit.*, p. 303-304.

³ R. DE LA GRASSERIE, art. cité de la *Revue philosophique*, sept. 1905, p. 279.

⁴ C. BOS, *Les éléments affectifs du langage*. *Revue philosophique*, oct. 1905 (p. 355-373), p. 363-364.

Prédominance des facteurs émotifs : telle est la caractéristique soit des recommencements du langage dans la première enfance, soit des survivances de cette phase infantile dans notre parler d'hommes adultes et civilisés. La glossolalie connaît aussi cette phase ; elle comporte, nous l'avons vu, une proportion notable de sons inarticulés qui traduisent ce que *sent* le glossolale devenu étranger au langage abstrait et ordonné de la pensée. Dans ces états de régression, tout abdique devant l'émotion impérieuse. On ne parle plus que par *oh!* et par *ah!* — selon le mot de Carlyle, témoin à la fois attristé et ironique des transports irvingiens¹. Quant aux locutions exclamatives, articulées mais employées en guise de véritables cris, elles abondent à tous les stades de la glossolalie. Leur tonalité émotionnelle seule importe et fait passer leur signification à l'arrière-plan. Nos liturgies contiennent à l'état refroidi beaucoup de ces soupirs pieux, de ces invocations ardentes, — *Abba! Père! Seigneur Jésus! Amen!* — répliques de l'inspiration chrétienne aux *Evohé! Io Bacche!* et autres explosions verbales de l'enthousiasme païen. Dans les automatismes pseudo-verbaux, les rares termes que reconnaisse l'auditeur, ou auxquels le sujet attache une signification déterminée, sont le plus souvent invocatifs. Ces mots, emphatiquement prononcés, mettent en valeur la note affective du contexte. Le Baron avait des refrains pleins d'une solennité sentimentale, qui ponctuaient ses élocutions automatiques (*Mome su u Ra* = O son of Ra!) ou qui les terminaient rythmiquement (*Eros! Eros! Eros!*)². Le pasteur Paul chantait avec conviction, sur une mélodie connue, les mots *Schua ea! Schua ea!* qui pour lui signifiaient « Lieber Jesus! Lieber Jesus!³ » Les bribes de vrai sanscrit qui rehaussaient le verbiage sanscritoïde d'Hélène Smith consistaient essentiellement en mots d'affection comme *mama priya!* (mon bien-aimé!⁴). Les amoureux, comme les mystiques, se con-

¹ Cf. J.-A. FROUDE, *Thomas Carlyle. A History of the first forty years of his Life. 1795-1835.* London 1882, vol. II, p. 213.

² LE BARON, art. cité des *Proceedings*, p. 290-291 et passim.

³ *Die Heiligung*, nov. 1907, p. 3. — ⁴ FLOURNOY, *Des Indes*, p. 295 et ss.

tendent souvent en fait de paroles d'un balbutiement passionné, et leurs expressions favorites sont en général les moins sensées, parce que ce sont celles où l'émotion vibre le mieux. En cela leur langage se rapproche de celui de l'enfance ; mais c'est dans la glossolalie, — quoique toujours le *mutatis mutandis* s'impose, — que cette rétrogradation se réalise le plus littéralement.

Non seulement les manifestations glossolaliques inférieures peuvent être mises en parallèle avec la phase inarticulée du langage enfautin ; non seulement, dans les formes plus élevées du parler en langues, ce stade prégrammatical atteste sa survivance par l'abondance des éléments exclamatifs, mais le pseudo-langage comme tel a des analogies enfantines. Ici toutefois, plus encore qu'ailleurs, on doit se garder des assimilations trop faciles. Et il importe de distinguer deux choses : les verbiages articulés antérieurs à la parole intelligente, — les simulacres verbaux qui dérivent de celle-ci et la présupposent.

Après quelques semaines de phonations simples, les petits enfants se mettent à jaser, soit qu'ils répètent indéfiniment, sur un rythme monotone, les mêmes articulations¹, soit au contraire qu'ils assemblent des syllabes variées, où dominent cependant les duplications, les assonances, les allitérations. Les pères et les mères de famille connaissent ces gazouillis, ces mélopées, ces semblants de soliloques, parfois pleins d'expression. Chacun se rappelle la page exquise d'Anatole France : « Et Suzanne parla à l'étoile ! Ce qu'elle disait n'était pas composé de mots. C'était un parler obscur et charmant, un chant étrange, quelque chose de doux et de profondément mystérieux, ce qu'il faut enfin pour exprimer l'âme d'un bébé quand un astre s'y reflète². »

Poésie à part, l'observation est juste. La plupart du temps,

¹ Parmi les sons qu'affectionnent les enfants en bas-âge, il en est dont le caractère international est indéniable. Bien des parents de langue française auront eu l'occasion d'entendre les *er-re* ou *ar-ra* que notent M. et M^{me} STERN et autres observateurs allemands (*op cit.*, p. 146—147).

² A. FRANCE, *Le livre de mon ami*, p. 219.

le verbiage en question correspond à un état de bien-être, de réplétion organique ; il se produit par exemple après un repas, ou pendant une promenade, ou aux approches du sommeil. Il peut aussi être provoqué par un sentiment vaguement esthétique, comme celui qu'un cerveau rudimentaire éprouve à la vue d'un doux petit feu scintillant. Mais si ce babil est en rapport avec certaines dispositions affectives, les articulations et les modulations dont il se compose sont incomparablement plus complexes, plus nuancées que ne peuvent l'être les variations synchroniques du sentiment chez l'enfant. La différenciation des sons n'a pas ici de valeur expressive. L'enfant s'adonne à un véritable jeu (*Lallspiel*). « Il travaille à l'expansion des forces emmagasinées en lui, et cela aussi bien par les mouvements de son larynx que par l'agitation de ses membres ¹. » Ces activités, qui semblent de luxe, ont leur fin biologique dans le développement ultérieur. En faisant l'essai des sons divers que ses organes phonateurs sont capables de produire, l'enfant se livre à un pré-exercice utile ; mais il n'en sent pas l'utilité : subjectivement il n'est guidé que par le plaisir confus qu'il y trouve ².

De bonne heure l'imitation vient compliquer ces ludismes pseudo-verbaux, tout en en précisant la tendance : bébé veut faire comme les grandes personnes qu'il entend et voit parler, sans se douter encore de la valeur représentative de certains *audita* associés à certaines images motrices. Mais c'est surtout dans l'acquisition des mots que se dessine l'importance de l'effort imitatif. Le rôle de ce facteur est encore secondaire au stade précédent. On le voit à ce que, parmi les premières articulations de l'enfant, il en est que l'adulte a beaucoup de peine à reproduire et par conséquent n'a pas pu lui apprendre,

¹ STERN, *op. cit.*, p. 148.

² *Ibid.*, p. 149. — Certains de ces rabâchages de syllabes sans signification, qui persistent ou réapparaissent alors que l'enfant a déjà appris l'usage intelligent de bien des mots, semblent relever de la même interprétation esthétique-physiologique. « Une petite fille de deux ans et deux mois répète du matin au soir, depuis quinze jours, *toro toro, toro toro*, ou bien *rapapi, rapapi, rapapi*, ce qui constitue pour elle un rythme monotone, qui lui fait grand plaisir. » (B. PEREZ, *Les trois premières années de l'enfant*, 5^e éd. Paris 1892 [6^e 1902], p. 301).

ainsi des gloussements, des claquements, dont la notation écrite est quasi-impossible et dont l'équivalent ne se trouve pas dans les langues des peuples civilisés. D'après une hypothèse intéressante, le parler humain serait apparu de la sorte, indépendamment de tout emploi symbolique des mouvements d'expression. « Ce que nous nommons le « langage suivi », par opposition à la simple exclamation [survivance du cri animal], a dû débiter par une éjaculation de sons quelconques, appropriés naturellement à l'organe qui les émettait, mélodie très probablement allitérante et assonante, gymnastique pulmonaire et labiale, sous laquelle le sujet ne mettait sans doute, et sûrement ne cherchait encore à faire comprendre à ses semblables aucun rudiment d'idée¹. »

Quoi qu'il en soit de ces considérations phylogénétiques, l'enfant à ce degré de développement ignore l'usage logique des signes verbaux. Ses intonations et les gestes qui les accompagnent peuvent bien traduire l'état de sa sensibilité, la direction de son désir. Mais les articulations dont se compose son jargon ne signifient en elles-mêmes rien, et n'ont pas la prétention de signifier quelque chose. La glossolalie offre-t-elle jamais l'exact pendant de ce tableau psychologique ? Certes le pseudo-langage abonde en ritournelles de syllabes qui ne seraient pas déplacées dans la bouche d'un enfant en bas âge et qui semblent procurer au glossolale le même genre de jouissance qu'à nos bébés leurs bavardages monotones et chantonnants². Mais il n'y a guère de manifestation glossolalique où ne se trahisse, en plus, le dessein de donner un air de réalité verbale à ces fantômes de mots. Si les sons émis

¹ HENRY, *op. cit.*, p. 143.

² Sur le rôle de ce facteur dans les élucubrations verbales du rêve et dans les discours incohérents, mais rythmiques et sonores, de certains aliénés, voir KRÆPELIN, *Ueber Sprachstörungen im Traume*. Psychologische Arbeiten, V. Band, 1. Heft, 1906, p. 1—104. « Il paraît s'agir là, dit-il, d'une forme de satisfaction qui émane essentiellement de l'afflux des représentations verbo-motrices. » Et il signale l'analogie des *sinnlose Lallen* des enfants (p. 81). L'adulte qui rêve ou qui délire se retrouve au niveau de l'enfant qui joue, par la suppression momentanée des inhibitions que l'éducation oppose à tout fonctionnement « à vide » du mécanisme de la parole.

dans le parler en langues sont parfois d'une étrangeté que nos alphabets européens rendent mal, cela même peut tenir à ce que la forme du phénomène est en quelque mesure adaptée à la nature de l'effet à produire. On ne doit évidemment pas assimiler à une simple et instinctive gymnastique articuloire les émissions pseudo-verbales où cette tendance se fait sentir si peu que ce soit.

L'enfance nous offre également de bons exemples, mais plus tardifs, de simulacres verbaux *intentionnels*. Ceux que nous avons pu observer n'étaient pas antérieurs à la sixième ou la septième année, alors que c'est déjà au bout de peu de mois qu'apparaissent les gazouillements et les mélopées dont nous venons de parler. Quand nos bambins ont appris à s'exprimer dans leur langue maternelle, il leur suffit d'avoir assisté sans y rien comprendre à des conversations en langue étrangère, d'avoir acquis d'autre part quelques notions sur les pays et les peuples étrangers, pour que l'idée leur vienne de proférer des suites de syllabes baroques qui doivent représenter quelque idiome exotique ou de pure imagination, — le turc, le chinois . . . ou le *zinnig*, ainsi dénommé à cause du son *innig*, qui y revenait fréquemment. Jusqu'à quel point les enfants qui s'amuse ainsi sont-ils dupes de leur fantaisie ? Ils savent bien en somme à quoi s'en tenir. Interrogés, ils conviennent sans trop de peine de l'inanité de leur bavardage. Pourtant qui n'a connu en jouant, — qu'il s'agisse de ce jeu-là ou d'un autre, — la minute exquise où s'efface la limite de l'imaginaire et du réel ? L'enfant est aussi pénétré de la signification qu'il attribue *in petto* à ses improvisations verbo-motrices que si elles avaient en effet un sens, et il n'a pas même besoin, pour se figurer qu'il parle réellement, d'associer des pensées à ces mouvements d'élocution. Cette illusion existe à n'en pas douter dans le pseudo-langage des glosolales. La personnalité adulte et normale du sujet s'efface au profit d'une sous-personnalité infantile qui se donne entière à ses fictions et à ses jeux. Naturellement il n'y a pas de cloison étanche entre les couches mentales qu'on voit ainsi se dissocier. Elles sont jusqu'à un certain point perméables l'une

à l'autre. Les glossolalies qui offrent les symptômes les moins équivoques de régression peuvent être très inégalement régressives, soit qu'elles combinent des traits qui appartiennent à des phases différentes du développement infantin, soit qu'elles trahissent, — toute question de simulation consciente mise à part —, quelque infiltration mal définie de la mentalité de l'adulte dans celle de l'enfant.

A leur tour, les manifestations de glossopoièse subconsciente peuvent être rapprochées de certains phénomènes puérils. Dès le moment où ils ont appris qu'une image auditivo-articulatoire peut s'associer à une idée et lui servir de symbole, les enfants se montrent grands faiseurs de mots. Bon nombre d'expressions de leur vocabulaire particulier proviennent simplement d'une reproduction fautive des mots ordinaires (*mamô* pour animaux; *zitâr* pour histoire). Rappelons en passant qu'à tous les degrés de la glossolalie on reconnaît des termes usuels plus ou moins estropiés. Mais à côté de ces *paralalies*, en rapport avec les difficultés de l'articulation, les enfants ont des termes de leur crû, qu'ils substituent à ceux du langage normal. Ce sont en bonne partie des onomatopées, produits directs ou indirects d'une imitation de son (*bilam, bilam*, bruit de la lecture à haute voix = livre, écriture, d'où « *faire bilam-bilam* », lire, écrire). Ce sont aussi des néologismes par transformation ou adaptation de mots antérieurs, c'est-à-dire bien de véritables néologismes, puisque l'invention de toutes pièces, la création *ex nihilo*, n'existe pas plus dans ce domaine qu'ailleurs. Il n'est guère de parents qui n'aient à citer telle ou telle de ces locutions enfantines, d'une origine parfois fort obscure. Les associations qui parfois s'établissent entre des perceptions d'ordre fort différent, par suite d'une équivalence de répercussion émotionnelle ou d'une coïncidence extérieure toute fortuite¹, suffisent à susciter de ces innovations dénomina-

¹ Cf. FLOURNOY, *Des phénomènes de synopsis (Audition colorée). Photismes. — Schèmes visuels. — Personnifications*, Paris et Genève, 1893; AUG. LEMAITRE, *Audition colorée et phénomènes observés connexes chez des écoliers*, Paris et Genève, 1901.

tives, dont la provenance reste une énigme lorsqu'elles remontent trop loin dans la vie mentale de l'enfant pour qu'il puisse en rendre compte lui-même¹. D'habitude la production néologique des enfants se borne à un petit nombre de termes; pour le reste ils se conforment tant bien que mal aux expressions usitées autour d'eux. Certains ont cependant plus que des velléités d'évolution verbale autonome. Stumpf² raconte que son fils Félix, tout en ayant une compréhension normale du langage des grandes personnes, se servit exclusivement, jusqu'à l'âge de trois ans trois mois, d'un vocabulaire de sa façon, malgré tous les efforts de ses parents pour lui faire parler la langue de Goethe. Eux seuls le comprenaient; pour toute personne étrangère à la famille, sa conversation était du chinois. Parmi les exemples cités par Stumpf, il en est où l'on reconnaît de l'allemand altéré (*prulich* = Milch, en passant par *mulch* et *mulich*) ou de simples onomatopées (*pap-n*, plus tard *hap-n* = manger, imitation des mouvements et du bruit de la manducation). D'autres sont d'une origine incertaine, ainsi *kjob* pour neige, et l'étrange et hébraïforme *job-tobbelob* par lequel l'enfant se désignait lui-même, à la grande stupeur des personnes qui lui demandaient son nom. Par une dérivation d'un type bien infantile et on peut dire ancestral, l'exclamation de plaisir *aja* devint un adjectif avec le sens d'agréable, cher, bon, tandis que la notion contraire s'exprimait par le son répulsif *ä* (*aja nkn* = cher oncle; *ä hap-n* = mauvaise soupe). Exemple de mot composé : *lal-bich*, enveloppe, de *bich* = « Brief » et *läl* ou *lal*, fermer (étymologie douteuse). Félix se plaisait à modifier par interversion syllabique certaines allitérations imitatives qui sont courantes dans le langage enfantin; il ne disait pas « tic-tac » pour montre, mais *tak-tik*, forme dont le pluriel *taketiki* offre un bon exemple de variation grammati-

¹ Un enfant, qui avait la petite manie de chiffonner les étoffes (mouchoirs de poche, etc.) pour les « rendre plus douces », appelait cette action *bethléhémiser*. Pourquoi? Il n'en savait rien et on ne l'a jamais su.

² STUMPF, art. cité de la *Zeitschrift für pädagogische Psych. und Pathologie*, déc. 1901.

cale spontanée. Un beau jour, tout changea comme par enchantement ; Félix se mit à parler la langue de tout le monde, — à part quelques fautes de prononciation comme en font tous les enfants de cet âge. « Le motif psychologique de ce changement, qui paraissait tenir du miracle, était bien simple : l'enfant en avait assez de son jeu ; le caractère insolite et défectueux de la langue qu'il parlait lui avait fait honte¹. » La curiosité du cas gît dans la persistance exceptionnelle d'un effort d'expression originale qui n'est pas étrangère aux autres enfants, mais qui s'arrête d'ordinaire à quelques néoformations égrenées. Ici le langage, au lieu de s'accommoder promptement aux habitudes du milieu, suit pendant un temps une ligne de développement divergente. « L'enfant, avec le matériel brut des expressions transmises à son oreille, se compose une langue qui s'éloigne toujours plus de celle des adultes². » Et cela dure jusqu'au moment où le sentiment de gêne qu'il éprouve à se singulariser de la sorte devient une inhibition assez forte pour l'emporter sur l'attrait instinctif du jeu. Parvenu à sa dix-septième année, Félix n'avait retenu de tout son vocabulaire puéril que le terme *marage* (le *g* prononcé à la française) qui désignait certaines pièces longues et plates de sa boîte de construction. Il disait, pour expliquer rétrospectivement cette appellation singulière, que « l'aspect de la pierre était tout pareil au son du mot³. » Par où l'on voit que ces néologismes enfantins peuvent avoir pour origine, comme nous le disions tout à l'heure, une corrélation synesthésique absolument subjective (dans l'occurrence un phénomène d'*audition plastique*, si l'on peut ainsi dire par analogie avec l'expression admise d'*audition colorée*).

Dans le rapprochement qu'on établit entre les formations néologiques des glossolales et celles des enfants, il y a une distinction à faire, analogue et parallèle à celle qui s'impose quand on parle de pseudo-langage infantile. Le cas n'est pas le même du petit enfant qui jase sans rien savoir de l'usage logique des mots, et de l'enfant plus âgé qui sait fort bien

¹ *Ibid.*, p. 440. — ² *Ibid.*, p. 422. — ³ *Ibid.*, p. 443.

s'exprimer intelligiblement en dehors des moments où il bagouine pour son plaisir. On doit pareillement distinguer deux sortes de glossopoïèse enfantine. L'une suppose chez l'enfant une connaissance encore insuffisante de sa langue maternelle ; pour remplacer les mots qui lui manquent, ou qui ne lui disent rien, il recourt à des vocables de sa façon, qui lui paraissent d'un emploi aussi légitime que les expressions consacrées par l'usage. Cette tendance à l'individualisation du vocabulaire peut se manifester encore un certain temps après que l'enfant a saisi la différence qu'il y a entre un mot existant et un mot inventé. Il n'en est pas moins vrai que ce type de fabrication verbale ne doit pas son origine au désir conscient de parler autrement que tout le monde. L'autre, par contre, qui est d'apparition postérieure, procède de la volonté bien arrêtée et préméditée d'avoir une langue à soi, réfractaire à la compréhension des non initiés : nous pensons aux glossaires conventionnels que certains écoliers se donnent la peine de fabriquer, et dont les ressources, naturellement fort restreintes, leur permettent cependant d'échanger oralement ou par écrit un certain nombre d'idées. Beaucoup de personnes ont souvenance de s'être livrées à cette occupation, ou d'avoir vu leurs camarades s'y livrer. Mais bien peu sont à même de citer à distance des échantillons de ces fantaisies glossopoïétiques, qui naissent à un âge où l'on ne songe guère à amasser des matériaux en vue de futures études sur le parler en langues. M^{me} Stern a conservé cette phrase d'une langue qu'elle avait entrepris de fabriquer avec une de ses amies, vers dix ou douze ans : *The ratta lis the rutta alla shoming* = « Der Vater und die Mutter haben Kinder ». La construction de la phrase, la coupe des mots, sont absolument conformes à l'allemand ; on reconnaît en outre l'influence des premières leçons d'anglais¹. Plusieurs mois avant l'apparition de *Des Indes*, un jeune garçon âgé de neuf ans, avait composé un « chant national martien » (*Chintoa nitacuiloa mirsoa*)².

¹ STERN, *op. cit.*, p. 345.

² FLOURNOY, *Nouvelles observations*, p. 250. — Dans son *Essai d'une théorie*

C'est bien en somme aux langages et aux alphabets secrets des écoliers que doivent être comparées les systématisations néologiques subconscientes. Elles font penser à d'innocentes mystifications linguistiques. L'individu qui, dans un état de dépersonnalisation hypnoïde, agence et combine une façon de langage inconnu, n'est pas aussi insoucieux de l'effet à produire qu'un enfant de deux ans, même très enclin à fabriquer des mots. Ce dernier ne demande qu'à nommer les choses à sa guise, d'une manière commode pour lui et qui réponde à la notion qu'il en a ; peu importe que le mot qui lui vient soit méconnaissable, ou au contraire d'une origine qui saute aux yeux. Le moi second du glossolale use de plus de précautions et de détours, il s'efforce de donner à ses élucubrations un cachet d'étrangeté, d'exotisme et d'archaïsme, et ce fait seul dénote un degré de développement qui n'est pas celui du bas âge, mais des années scolaires¹. L'infantilisme dont ces productions portent la marque n'est pas caractérisé par l'absence de tout dessein, mais essentiellement par la naïveté des moyens employés, par l'ignorance des difficultés à vaincre. L'analyse d'un spécialiste a vite fait de réduire à ce qu'ils valent les plus complexes idiomes subliminaux, et d'y montrer l'œuvre d'une intelligence enfantine, « persuadée que l'on crée une langue en substituant à chacun des mots de son parler familier un mot aussi différent que possible, qu'on croit inventer en l'altérant². »

des langues spéciales (Revue des études ethnographiques et sociologiques, 1908, 6-7, p. 327-337), A. VAN GENNEP prétend ôter au langage des enfants son caractère de « jeu », sous prétexte qu'il « n'est autre qu'un moyen de défense à l'égard des adultes » (p. 331). Il y a en effet des cryptogloses enfantines qui servent à cette fin ; et même lorsque les enfants, sans avoir rien du tout à cacher aux grandes personnes, parlent ou font semblant de parler une langue à eux, on peut voir dans cet amusement l'expression d'un effort de différenciation linguistique qui, dans d'autres circonstances, répond à une nécessité vitale. Mais dira-t-on que l'enfant qui brandit un sabre de bois ne *joue* pas, parce que les exercices guerriers ont un but défensif ? Du moment que ces activités se déploient en dehors des conditions où elles sont directement utiles, nous ne voyons pas pourquoi on ne pourrait pas les appeler des jeux. Cf. ED. CLAPARÈDE, *Psychologie de l'enfant*, 2^e éd. Genève 1909, p. 103.

¹ Cf. FLOURNOY, *Des Indes*, p. 241-242. — ² HENRY, *op. cit.*, p. 10.

Au reste, les artifices mêmes auxquels on recourt pour donner à un idiome imaginaire l'apparence de l'inédit contribuent à le ramener au niveau des opérations les plus élémentaires et les plus puériles du langage humain. L'auteur d'une langue mystique ou astrale croit faire table rase de tout l'identifiable et de tout le connu ; en réalité, il ne peut tirer la matière de ses créations prétendues que des langues qu'il connaît. Incapable de s'affranchir de toutes les réminiscences livresques, de toutes les images auditivo-motrices que sa mémoire lui fournit, il prend le parti de les déformer aussi arbitrairement qu'il le peut, pour en masquer la provenance. Mais alors fatalement il se conforme aux mêmes procédés inconscients d'altération et de dérivation linguistique que le petit enfant qui « invente des mots », procédés qu'on voit en œuvre, plus en grand, dans l'évolution générale des langues. Ainsi, par la voie de l'arbitraire, on retourne à l'instinctif. A côté de formations toutes semblables à celles qui s'obtiennent en cryptologie par l'emploi délibéré de trucs conventionnels, les glossopoïèses somnambuliques les plus habilement élaborées abondent en éléments qui rappellent les modifications qu'un jeune apprenti de la parole fait subir au langage de ses parents. Quand M^{me} Hauffe¹ disait *un* pour « zwei » elle appliquait le même principe en vertu duquel, dans certaines cryptogloses, chaque lettre de l'alphabet est remplacée par celle qui la précède ou la suit immédiatement. Le changement de « Glas » en *chlann*, de « Nachtigall », en *nochiane*, de « nein » en *nohin*, peut aussi être imputé à quelque consigne de substitution argotique ; mais il faut avouer que le procédé est bien grossier, et le résultat à la hauteur de tels jargonnements puérils qui n'ont rien de prémédité. Dira-t-on que les vocables du lexique martien dérivent de fantaisies d'imagination trop compliquées pour pouvoir être valablement comparés aux néologismes enfantins ? Un enfant avait appelé *paon* une petite cheville de bois qu'il faisait tourner au bout d'une ficelle, parce que les paons

¹ KERNER, *op. cit.*, t. I, p. 222.

aussi « font la roue ! » Parmi les étymologies martiennes, il y en a beaucoup qui ne sont pas plus extraordinaires. L'association rose-épine, corsée d'altération zézayante et gazouillante (*épizi*) est assez dans les moyens du bébé qui aurait appris à ses dépens que les épines sont un attribut douloureux de la rose. *Mervé* pour superbe (merveille), *chiré* pour fils (chéri), *zati* pour souvenir (myosotis), *midée* pour laide (misère et hideux), toutes ces transformations phonétiques et sémantiques sentent fort la nursery¹. Et quel joli trait d'infantilisme que l'emploi de *métiche* (monsieur) dans le sens de « homme ! » Car tout porte à voir là « un ressouvenir de l'âge tendre où les enfants désignent encore comme des *monsieurs* et des *madames* tous les gens qu'ils aperçoivent sur la route ou dans les livres d'images². »

Il y aurait encore à voir si ces langues fabriquées sont enfantines par leur syntaxe comme par leur lexicologie. A ce point de vue le martien manque d'originalité : il dépend syntactiquement et grammaticalement du français. Cela d'ailleurs dénote une méconnaissance candide de ce qui constitue la vraie physionomie d'une langue. Rendre « nous nous comprenions » par *nini nini triménèni* est un pur infantilisme linguistique ; c'en est un autre que d'intercaler dans la phrase *révi bérimir m hed* (quand reviendra-t-il ?) une lettre dont l'unique raison d'être est de correspondre au *t* euphonique français³. Par contre, quand l'auteur de ces plates contrefaçons, rendu attentif à ce qu'elles ont de servile, cherche à s'affranchir de toutes les règles structurales de son idiome maternel, il tombe en plein dans le parler nègre des petits enfants. Ceux-ci, encore étrangers à l'emploi des formes qui expriment la relation, marquent par la simple juxtaposition la liaison des parties du discours, et peu leur importe de modifier ce qui nous paraît être l'ordre normal des mots. Ils le bouleversent au gré de leurs penchants per-

¹ Voir les textes dans FLOURNOY, *Des Indes*, p. 204 et ss. ; cf. HENRY, *op. cit.*, passim.

² Cf. FLOURNOY, *op. cit.*, p. 241.

³ *Ibid.*, p. 234.

sonnels et de leurs dispositions momentanées, — nuances du sentiment, direction de la volonté, etc., — c'est-à-dire non pas absolument au hasard ; mais ces facteurs psychiques sont trop subjectifs en général pour fournir la raison appréciable de ces perturbations syntactiques qui donnent à la phrase l'apparence du chaos¹.

Telle est bien l'impression que produit la traduction d'un texte ultra-martien déjà cité : « Rameau vert Top (nom d'un homme) sacré dans Etip (nom d'un enfant) mal entré sous panier bleu Vanem (nom d'un animal) caché malade triste pleure². » C'est d'une obscurité qui rappelle certains récits enfantins où les mots se suivent dans le plus pittoresque désordre. Plus courte et moins embrouillée, la phrase *o pasqua non ti bjat handacadi* paraît trahir néanmoins des procédés de construction fort primitifs. Le mot à mot doit être : « Ich (mir) — geben — nicht — du — Hand-Arzt³ » ou quelque chose d'aussi impossible dans nos langues.

La prétention de faire tenir dans un seul terme de quatre syllabes, *Emelachan*, la signification d'une phrase entière, phrase d'une tonalité affective très prononcée (ton esprit est tranquille et silencieux, ton âme est tendre, ta chair et ton sang sont forts, etc.)⁴ peut être interprétée sans paradoxe comme un retour à la phase infantile du symbole-phrase, par laquelle le mot *dodo* peut vouloir dire, suivant le ton qu'on y met et le geste dont on l'accompagne : *j'ai envie de*

¹ Un petit Français, par exemple, dira : *Papa abéié ato non* pour « Papa n'est pas encore habillé ». (DEVILLE, *Notes sur le développement du langage*. Revue de linguistique et de philologie comparée, t. XXIV, 1891, p. 131). Un petit Allemand accusera en ces termes son frère de la chute d'un jouet : *ich olol hoto wapa*. (Mein — Rudi — Pferd — umwerfen). A remarquer la position insolite du nom propre entre le pronom pris adjectivement et le substantif (STUMPF, art. cité, p. 433).

² FLOURNOY, *Des Indes*, p. 218.

³ KERNER, *op. et loc. cit.* Il est curieux que le commencement du mot qui doit ici signifier médecin (*Hand/acadi*) se trouve être identique à la traduction allemande du précédent (*bjat* = Hand). Y aurait-il là une induction de sens reposant sur l'association des deux idées ?

⁴ *Ibid.*

*dormir ou cette personne est endormie ou c'est dans ce lit que je dors*¹.

Enfin si l'on considère ces idiomes subconscients au point de vue de la qualité du style et de la pensée, — ce qui est tout un, — on y reconnaît l'œuvre d'une imagination très jeune, éprise de belles couleurs vives et de beaux grands mots sentimentaux. Les enfants ne restent pas longtemps sans inventer des histoires, qu'ils se racontent à eux-mêmes, à défaut d'oreilles complaisantes pour les écouter. Beaucoup en viennent à avoir toute une vie imaginaire à côté de la vie réelle, un « roman perpétuel » dont ils tissent la trame jour après jour. Envisagées comme produits littéraires, les glosso-lalies dont le sens nous est connu par une traduction précise sont de vrais monuments de puérilité. La mièvrerie des premiers contes enfantins y alterne avec le romanesque des années d'adolescence. Qu'on en juge par ce fragment de conversation martienne : « Le petit oiseau noir est venu frapper hier à ma fenêtre et mon âme a été joyeuse, il me chanta : tu le verras demain. — Matêmi, fleur qui me fais vivre, soleil de mes songes, viens ce soir, viens longtemps près de moi². » On peut aussi invoquer à ce propos les traductions imaginaires des textes pseudo-verbaux, puisqu'elles reflètent chez l'auteur au moins un état d'esprit correspondant. Il est impossible de rien concevoir de plus solennellement poncif que la version anglaise des verbo-automatismes de Le Baron : « L'amour a été envoyé maintenant ! La lumière de la terre ! La joie du jour ! La lumière du monde entier ! » Ou encore :

J'ai regardé, regardé si le jour venait.

Des âges ont passé et les ans sont devenus sombres ;
Sur les sommets des collines, le soleil maintenant luit,
Du haut du ciel vient le chant de l'alouette.

C'est l'aube de la beauté et les ténèbres s'en vont....³

Assurément un homme de lettres américain doit avoir momentanément assumé une mentalité de petite pensionnaire

¹ Cf. SECHÉHAYE, *op. cit.*, p. 138-139.

² FLOURNOY, *op. cit.*, p. 211-212.

³ LE BARON, art. cité, p. 290, 294.

pour se complaire à ce rabâchage filandreux et grandiloquent. Nous n'avons malheureusement pas de spécimen étendu de la prose de M^{me} Hauffe ; mais si, comme il y a lieu de le supposer, les termes recueillis par Kerner sont ceux qu'elle employait le plus souvent, on peut se représenter que les soupirs, les clairs de lune, les rossignols, les brebis et les fleurs y jouaient un rôle considérable, comme en général dans les compositions des jeunes Gretchen. L'Orient, un Orient romantique et parfaitement irréel, est la patrie d'élection de mainte langue subconsciente. Ce n'est pas étonnant : les imaginations qui s'adonnent à ces jeux linguistiques sont de celles qui subissent naïvement la séduction des brillants costumes, des riches végétations et autres attributs merveilleux des contrées où l'enfance apprend à situer vaguement les scènes de la Bible ou les aventures des Mille et une nuits.... Le langage doit être digne du décor. Ce sera un parler sonore, imagé, sentencieux, de la poésie ou de la prose poétique et rythmée, tendant sans cesse à prendre l'allure et la forme du vers. Par exemple, tel verbo-automatisme martien, littéralement traduit, donne les six groupes de mots suivants, qui sont des hémistiches, à l'exception du dernier : « Viens un instant vers moi, — viens près d'un vieil ami, — fondre tout ton chagrin ; — viens admirer ces fleurs, — que tu crois sans parfum, — mais pourtant si pleines de senteurs ¹. » La propension à versifier est très marquée chez les glossolales, comme en général chez les prophètes et les voyants. C'est un trait régressif de plus, s'il est vrai que dans toutes les littératures du monde la poésie est apparue avant la prose.

En résumé, que l'on puisse ou non indiquer par une date précise le stade de développement auquel le sujet se trouve théoriquement reporté, ceci paraît hors de conteste : les automatismes glossolaliques procèdent d'une rupture de stabilité mentale qui ramène à la surface des états normalement refoulés et enfouis, états caractérisés au point de vue psycho-

¹ FLOURNOY, *op. cit.* p. 206.

verbal par la prédominance des éléments affectifs. Ceci nous conduit à parler de la glossolalie comme phénomène religieux. Constaté la suprématie de l'émotion dans le parler en langues, c'est toucher au point de jonction de ces deux domaines psychologiques, celui du langage et celui de la religion.

III

Psychologie de la religion.

La glossolalie est un phénomène religieux, non seulement parce que ses manifestations sont communément attribuées à une intervention divine ou supra-normale, mais parce que sa genèse même est en rapport avec l'ordre de faits psychiques que connote le terme de *religion*.

Nous savons ce qu'il faut penser de l'opinion qui fait du parler en langues de la première génération chrétienne une apparition sans précédent et sans lendemain, dont les âges postérieurs n'auraient jamais eu que de serviles répétitions ou de méchantes parodies. Mais si les causes qui président à ces phénomènes n'appartiennent pas à la mentalité d'une seule époque, elles ont bien pu agir avec une force et une spontanéité particulières dans ce milieu religieux par excellence que fut le christianisme primitif.

La religion est intimement liée à la vie de l'émotion. C'est ce dont ne tiennent pas assez compte les définitions qui ne veulent connaître, en fait de phénomènes religieux, que des croyances et des pratiques socialement obligatoires¹, au lieu d'en appeler à la notion de valeur, corrélatrice de la notion de rapport affectif. Si l'on considère l'éclosion des grandes individualités religieuses et les grandes époques de l'histoire des religions, on voit que l'élément actif, dans ces crises où les processus psycho-religieux s'exagèrent de la façon la plus significative, c'est l'intensité et la qualité du sentiment. Nulle part ce caractère n'est mieux marqué qu'en ce qui concerne le christianisme, dont l'avènement a été avant tout un apport

¹ Cf. notamment DURKHEIM, *De la définition des phénomènes religieux*. Année sociologique, II, 1897—1898, (p. 1—28) p. 22.

victorieux d'émotions nouvelles, génératrices de nouvelles volitions. La foi au Christ-Jésus renversait la hiérarchie des valeurs. Aux buts anciens de l'activité humaine se substituaient d'autres buts, en opposition avec les premiers. Saint-Paul l'a exprimé en termes saisissants : *C'étaient là pour moi des avantages : j'en suis venu, à cause du Christ, à les compter pour rien . . . A cause de lui, j'ai tout perdu, j'ai tout regardé comme des ordures, afin de gagner Christ.* (Phil. 3 : 7, 8.) Sans doute, pour le plus grand nombre des convertis, l'antithèse ne se posait pas de la même manière que pour le zéléteur pharisien devenu apôtre. Il s'était voué corps et âme, avant sa conversion, à l'accomplissement de la justice légale, et l'on sait que le christianisme trouvait sur son chemin d'autres passions à détruire, c'est-à-dire à remplacer. Mais partout il y avait antithèse, contraste, revirement psychologique et moral. D'un côté toutes les détresses et toutes les rancœurs, le conflit violent des égoïsmes et l'inassouvissement des désirs, — de l'autre la paix trouvée dans le repentir même, l'aménité fraternelle, la confiance et l'espoir. Peu d'individus sans doute étaient capables de réaliser la transition sous la forme personnelle et tragique d'un drame de conscience. Mais beaucoup étaient atteints et remués dans leur sensibilité. L'Évangile exerçait une puissante *suggestion de conversion*, en d'autres termes appelait à l'activité des tendances affectives ordinairement refrénées ou demeurées à l'état virtuel.

Or, rien n'est plus favorable à l'éclosion des phénomènes automatiques que ces intimes révolutions. Chez l'individu religieux ou dans la foule religieuse, l'automatisme naît d'une sorte d'hypnose qui désorganise le moi au profit d'éléments émotionnels ordinairement neutralisés. Cette désorganisation peut être le point de départ d'une réorganisation supérieure. M. Henri Delacroix a très bien montré que les automatismes, si nombreux dans la vie des mystiques, n'épuisent pas le mysticisme. Tout ce qu'il y a d'incomplet, de partiel et de transitoire dans ces symptômes de possession divine s'absorbe dans une union suprême où tout dualisme est effacé¹. Il

¹ DELACROIX, *Etudes d'histoire et de psychologie du mysticisme*, passim.

serait facile d'appliquer cela à la psychologie de l'apôtre Paul. Il parlait en langues, il entendait des paroles, il avait des visions. Mais les expériences de ce genre, si précieuses qu'elles fussent à ses yeux, se subordonnaient à l'état d'inspiration permanente qu'il a si admirablement défini : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi* (Gal. 2 : 20). C'est une extase généralisée, « muée en vie » ; la réceptivité du sujet à l'égard des impulsions subconscientes se déploie en activité géniale dans tout le champ de ses travaux apostoliques. Seulement il n'y avait pas beaucoup de saints Paul dans les Eglises du premier siècle. Les invasions disruptives du *πνεῦμα* représentaient l'idéal mystique du commun des croyants. Peu leur importait que ces phénomènes fussent d'un caractère plus génériquement religieux que spécifiquement chrétien, et n'eussent rien d'inconciliable avec telles graves survivances de l'ancienne économie. Il leur suffisait d'inaugurer la nouvelle avec éclat.

Prenons l'Eglise de Corinthe. C'est bien dans cette ville que le christianisme devait paraître un étrange paradoxe et un hardi recommencement. Avec son immense commerce, sa population mélangée, ses orgies où fondaient les richesses de tant d'opulents armateurs (Strabon VIII, 6, 20), Corinthe réalisait dans tout ce qu'il avait de plus immoral l'idéal païen de la vie intense. « Le marchand à qui tous les moyens sont bons pour faire fortune, le viveur adonné à toutes les débauches, l'athlète étalant avec bravade sa force trempée à tous les exercices corporels, tels sont les vrais types corinthiens¹. » Comme aujourd'hui dans nos grandes villes d'affaires, les excès et les audaces de ces privilégiés servaient d'amorce à l'arrivisme universel. Au-dessous d'eux s'agitait une foule cosmopolite, sans cesse accrue de ce que le port déversait dans la cité, et où se coudoyaient toutes les superstitions et tous les vices du monde. On y rencontrait sans doute de bons éléments, ainsi des artisans juifs comme Aquilas et Priscille (Actes 18 : 2—3, 18 ; 1 Cor. 16 : 19), qui avaient gardé

¹ E. VON DOBSCHUTZ, *Die urchristlichen Gemeinden*, Leipzig 1902, p. 18.

dans leurs pérégrinations la haute moralité de la religion de leurs pères, tout en dépouillant en partie l'étroitesse de leurs frères palestiniens. Mais il n'y a pas de doute que pour la majorité des néophytes le christianisme ne fût quelque chose de singulièrement nouveau, qui les subjuguait par son contraste même avec les mobiles de vie auxquels ils avaient jusqu'alors obéi. Au point de vue social, la jeune communauté s'était recrutée non pas exclusivement mais principalement dans les classes inférieures, petite bourgeoisie et prolétariat (οὐ πολλοὶ δυνατοί, οὐ πολλοὶ εὐγενεῖς, 1 Cor. 1 : 26). Elle avait même attiré à elle des esclaves (7 : 21). On comprend que pour ces gens d'humble condition, durement assujettis aux brutalités de la lutte pour l'existence, naître à la foi chrétienne ait été un événement d'une répercussion émotionnelle considérable. Les causes mêmes qui rendaient leur conversion incomplète et précaire, et qui favorisaient dans leur vie les retours offensifs du passé, contribuaient à exalter les manifestations de leur ferveur, à en accentuer le côté fébrile, hystérique et enfantin.

Les données du problème sont en apparence bien différentes à Jérusalem, chez les premiers croyants. Pourtant là aussi régnait un émotionnalisme aigu. Les disciples réunis lors de la Pentecôte ne s'étaient pas encore constitués en Eglise, en confrérie religieuse ayant sa vie à elle et réclamant de ses adeptes un acte de rupture avec le passé. Ils formaient un groupement adventice, au sein duquel les croyances théocratiques ambiantes ne faisaient que se spécialiser en s'appliquant à la personne de Jésus de Nazareth. Leurs tendances religieuses, leurs formes de piété n'avaient rien que de très juif. Mais l'idée d'un Messie crucifié était si choquante au regard du préjugé courant (Ἰουδαίοις σκάνδαλον, 1 Cor. 1 : 23) qu'on n'arrivait à réaliser ce « scandale » comme possible et voulu de Dieu qu'au prix d'une commotion affective profonde, perturbatrice des rapports de valeur. Ce qui n'empêchait pas l'affirmation de la messianité de Jésus de donner satisfaction d'autre part à des sentiments très répandus, auxquels elle fournissait une occasion de vive effervescence.

L'amour du merveilleux, alimenté par les nombreuses productions de la littérature apocalyptique, le patriotisme, ses humiliations et ses espérances, celles-ci trouvant dans l'attente du retour du Christ un regain de vitalité, la révolte de l'instinct religieux populaire contre le rigorisme des Phari-siens extrêmes, l'antipathie des petits et des humbles pour les dirigeants pleins de morgue sur qui pesait la responsabilité du meurtre de Jésus, — tout cela vibrait dans les âmes avec la foi en la Résurrection ; de même que chez des païens récemment convertis au christianisme, bien des passions et des superstitions anciennes, goût de la magie, esprit de domination et d'orgueil, passions grossières, venaient se mêler à l'émotion neuve de s'abandonner aux volontés du Dieu paternel.

Haupt, dans un article des *Deutsch-evangelische Blätter*, met la glossolalie en rapport avec le baptême. « Il est permis de supposer, dit-il, que le parler en langues doit son origine au baptême et à l'effusion spirituelle qui l'accompagne¹. » La thèse est contestable, au moins sous cette forme. C'est, semble-t-il, une conception postérieure que de rattacher régulièrement le don de l'Esprit au baptême (Actes 2 : 38) ou à l'imposition des mains qui en est le complément (8 : 17 ; 19 : 6 ; 1 Tim. 4 : 14). Dans un récit des Actes où se reflète la notion ancienne de l'autonomie des charismes, on voit les païens de la maison de Corneille recevoir l'Esprit, parler en langues, et ensuite, comme conséquence logique, être baptisés (Actes 10 : 44-48). A la Pentecôte, la glossolalie apparaissait tout spontanément. C'est le baptême spirituel promis aux disciples (Actes 1 : 5) ; il ne s'obtient pas par la simple administration du baptême d'eau, mais par une dispensation particulière (ce qu'exprime aussi à sa manière la distinction du baptême et de l'imposition des mains). Paul fait dépendre l'inspiration chrétienne uniquement de la foi (Gal. 3 : 2) et ne sait rien d'une transmission officielle de l'Esprit ni par

¹ HAUPT, *Fragen und Beobachtungen zu den biblischen Berichten über das Zungenreden*. *Deutsch-evangelische Blätter*, XXXIII, 2, févr. 1908 (p. 105-122), p. 118.

le baptême (cf. 1 Cor. 1 : 14) ni autrement. La glossolalie à Corinthe encombre les réunions ordinaires du culte; elle n'est pas rattachée à une cérémonie spéciale. Le rite baptismal n'en a pas moins de l'importance au point de vue de la psychologie des états dans lesquels le parler en langues se produisait. Subir cette immersion signifiait mourir et renaître, dépouiller le vieil homme et revêtir le nouveau (Rom. 6 : 3-4; Col. 2 : 11). Et il n'y a pas de doute que, pour la croyance populaire, une vertu magique ne s'attachât à cette opération (1 Cor. 15 : 29). En tout cas, elle était très propre soit à renforcer l'impression déjà ressentie d'un grand renouvellement vital, soit à la suggérer chez ceux dont la sensibilité n'aurait pas été capable de réagir à des influences purement psychiques. Cet acte symbolique joue donc ici le rôle d'un adjuvant fort efficace. Mais la glossolalie peut s'en passer et s'en passe en maintes circonstances. L'essentiel est qu'une crise affective lui prépare le terrain.

Cette loi se vérifie abondamment dans les cas modernes. Les candidats au parler en langues sont en général des sensitifs, des impressionnables, en conflit avec le réel et cherchant une compensation à ce pénible état de choses dans les impulsions et les images qui émergent de leur sous-sol mental. Excentriques religieux, ils s'enchaînent à la tradition pneumatologique et illuministe dont certains passages du Nouveau-Testament leur fournissent la formule, par réaction contre ce qu'ils appellent volontiers la rationalisation du christianisme contemporain. Il va sans dire que les dogmes stricts qu'ils professent n'ont pas comme tels la vertu de ramener le règne des charismes; ce qui importe là-dedans, c'est la valeur de connotation émotive que la phraséologie orthodoxe a acquise pour eux; et s'ils se trompent en solidarisant le sentiment religieux avec les affirmations d'une certaine dogmatique, un instinct fort juste leur fait voir plus de religion dans ce qui les porte à un plus haut diapason émotionnel. Psychologiquement la situation est absolument la même quand les automatismes sont conditionnés, à plus ou moins longue échéance, par l'intime révolte d'une nature

idéaliste, prise dans l'engrenage d'une existence trop prosaïque à son gré¹.

Rappelons encore que tout le complexe domaine des *affections* (au sens étymologique) est intéressé par la crise qui s'opère au profit d'un sentiment donné. « De même, dit Höffding, que les couleurs qui contrastent ensemble ne se font pas seulement valoir réciproquement, mais encore se transforment facilement les unes dans les autres, *de même un sentiment prépare souvent la voie au sentiment contraire*. Le passage d'un sentiment fort au sentiment contraire a lieu plus facilement que le passage de l'indifférence à un fort sentiment. Dans le premier cas, la source est pour ainsi dire découverte, il s'agit seulement de diriger le courant dans un autre sens ; dans le second il faut commencer par dégager la force vive². » Ceci trouve dans la sphère affectivo-religieuse les applications les plus nombreuses et les plus frappantes. On sait avec quelle facilité les mystiques passent de la paix à la crainte, de la joie à la douleur³. La religion est par excellence le domaine des contrastes, des oppositions apparentes qui recouvrent d'intimes affinités. Le mot célèbre de Goethe, devise de toutes les grandes passions humaines : « *Himmelhoch jauchzend — zum Tode betrübt!* »⁴ n'apparaît jamais plus vrai qu'en présence des manifestations si contradictoires et pourtant si unes de l'enthousiasme religieux.

De ce point de vue, les phonations du stade glossolalique primaire s'expliquent sans difficulté. Dans ces états où l'émotion absorbe tout, il est naturel qu'on revienne aux procédés expressifs de la prime enfance. On comprend aussi, cette mentalité régressive étant donnée, que le sujet puisse goûter dans des émissions de sons incompréhensibles, plus ou moins

¹ FLOURNOY, *op. cit.*, p. 25 et ss.

² HOEFFDING, *Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience*, édition française rédigée par Léon Poitevin, Paris 1900, p. 369.

³ Ces revirements émotifs peuvent provenir par contre-coup des antinomies théologiques péché-pardon, perdition-salut, mais celles-ci peuvent inversement n'en représenter que la transposition intellectuelle.

⁴ GOETHE, *Egmont*, Acte III, scène 2.

articulés, le même plaisir que l'enfant dans ses premiers assemblages de syllabes. Mais on ne trouve pas, dans l'évolution du parler en langues, l'équivalent bien défini de la phase où les mouvements articulatoires n'ont un but de préadaptation qu'à l'égard de la parole en général. Dès les plus informes manifestations de pseudo-langage, la hantise de l'inédit verbal se fait vaguement sentir. Comment passe-t-on du règne amorphe des extériorisations émotionnelles, à la glossolalie proprement dite, qui tend à substituer au langage ordinaire un parler *sui generis*?

Le magistral historien Weizsaecker nous paraît avoir fait preuve d'une fort juste intuition psychologique en écrivant : « Les rapports de l'homme avec Dieu n'étaient pas exprimés dans la langue courante d'une manière appropriée au sentiment exubérant de la nouvelle foi. Cette foi s'est créé en réalité un idiome nouveau, au moyen de formations, de tournures nouvelles, et de nouvelles adaptations de sens. Rien ne le montre mieux que la lutte de l'apôtre Paul avec la langue. La glossolalie dans l'Eglise n'est qu'une forme plus grossière et plus brutale de la même tentative¹. » On a objecté à cela que le parler en langues des premiers chrétiens était quelque chose d'original, de spontané, et non d'intentionnel ni de factice². Mais cette objection ne paraît pas tenir compte des véritables conditions de l'activité psychique subconsciente. Les considérations de Weizsaecker gardent toute leur valeur, sans qu'on doive supposer que les glossolales de la première génération chrétienne aient obéi à des vues théoriques ou se soient délibérément approprié un procédé préexistant.

L'idée d'une rénovation du langage se greffe aisément sur l'impression vive d'une altération de la personnalité. Celui que l'Esprit divin saisit se sent « changé en un autre homme. » (1 Sam. 10 : 6.) Cette vieille affirmation de la conscience religieuse, qui prend chez Paul un singulier accent³, est suscep-

¹ WEIZSAECKER, *Das apostolische Zeitalter der christlichen Kirche*, 3. Aufl., Tübingen und Leipzig 1902, p. 568-569.

² Cf. WEINEL, *op. cit.*, p. 74 (note).

³ *Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature* (2 Cor. 5 : 17).

tible de se traduire de bien des façons différentes. Elle inspire certaines cérémonies d'initiation, qui « ne peuvent s'expliquer, dit M. H. Hubert, si l'on n'y voit que des fictions légales.... Il faut prendre à la lettre les expressions du rite. L'initiation affecte réellement la nature intime de l'être, elle modifie profondément la personne au physique comme au moral. Quelquefois l'initié change de nom, souvent il en prend un de plus : c'est le signe de la modification de sa personne ¹. » Bien plus significative à cet égard, dans son apparente spontanéité, est la *transformation du langage*. A sentiments nouveaux, paroles nouvelles ! Dans la prophétie, le changement porte sur le ton, le style, le choix des expressions. Souvent le rythme intervient, comme plus propre à traduire les élans de l'âme rajeunie. Un pas de plus, et les éléments verbaux eux-mêmes seront modifiés, rendus méconnaissables à plaisir.

Proférer sans suite des termes du vocabulaire normal ne produirait pas le même résultat, ne répondrait pas aussi bien aux exigences de la situation psychologique. Ces successions incohérentes de mots corrects existent chez les aliénés, chez les paraphasiques, dans le rêve (quoique ces états abondent aussi en déformations et en néoformations verbales ²). Dans la glossolalie elles ne jouent qu'un rôle tout à fait secondaire. C'est du moins ce qui ressort de l'étude des échantillons modernes : on a bien des contrefaçons linguistiques qui consistent en vocables étrangers réunis au hasard ; mais les mots de la langue maternelle ne gardent que rarement leur forme intacte lorsqu'ils se mêlent au jargon pseudo-verbal. En était-

¹ H. HUBERT, *Introduction à la traduction française* [de] CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, *Manuel d'histoire des religions*, Paris 1904, p. XXXII. — Les bacchants, dit ROHDE (*op. cit.*, II. p. 14), « affranchis du poids de leur existence journalière, se sentent pareils aux esprits qui entourent le dieu d'une troupe mugissante. Oui, ils ont part à la vie du dieu : ce ne peut être que pour cette raison qu'ils se nomment de son nom dans leurs extases. L'adorateur qui ne fait plus qu'un avec le dieu s'appelle alors lui-même Sabos, Sabazios. »

² Cf. KRÆPELIN, art. cité ; G. SAINT-PAUL, *Le langage intérieur et les paraphasies*, Paris 1904, p. 205 et ss. — On donne le nom général de *paraphasie* aux troubles dans lesquels il n'y a pas suppression (*aphasie*) mais viciation du langage : l'expression n'est plus adéquate à la pensée.

il autrement dans les manifestations antérieures à la formation de la légende relative au polyglottisme miraculeux des disciples ? Rien ne permet de le supposer. Quoi qu'en dise Haupt¹, l'analogie des langues des peuples (1 Cor. 14 : 10, 11) est plus contraire que favorable à l'idée d'une inintelligibilité due seulement à l'incoordination des parties du discours. Sans doute Paul n'aurait pas comparé la glossolalie à l'idiome d'un peuple étranger s'il avait pu croire qu'elle fût cela effectivement. Mais la comparaison porte mieux si les sons font penser par leur étrangeté à un langage tout à fait à part, connu des anges à défaut des hommes (cf. 13 : 1 ; 14 : 2), que s'il s'agit seulement d'un manque de liaison dans la phrase. Et enfin, en admettant que les mots intelligibles, mais inintelligiblement juxtaposés, fussent en proportion plus forte au siècle apostolique que de nos jours, cette catégorie de verbo-automatismes n'était en tout cas pas la seule représentée à côté des sons inarticulés et des exclamations émotionnelles du degré inférieur ; l'expression *γένη γλωσσῶν* suppose une grande variété de manifestations.

Comme nous le disions tout à l'heure, l'apparition de termes nouveaux donne une satisfaction plus réelle aux tendances psychologiques qui sont ici en jeu. Il y a des moments dans la vie, et dans la vie religieuse tout particulièrement, où les mots usuels ne suffisent plus. C'est le règne de l'indicible et de l'inexprimable. *Ce que nul œil n'a vu, ce que nulle oreille n'a entendu, ce qui n'est monté au cœur d'aucun homme* (1 Cor. 2 : 9, citation d'un texte inconnu), voilà ce que révèle l'Esprit qui sonde les profondeurs de Dieu. Mais si l'Esprit révèle ces choses, les termes manquent pour les exprimer. Lorsque le mystique cherche à traduire ses sentiments en paroles, la terminologie courante lui paraît trop inexpressive, trop quelconque, pour rendre la déconcertante nouveauté de ce qu'il sent. Alors il recourt à des mots inventés ou qu'il croit tels, et qui le satisferont d'autant mieux que l'apparence en sera

¹ HAUPT, art. cité, p. 111. Il admet en finale, — si nous comprenons bien, — que les phonations inarticulées et le pseudo-langage (*völlig willkürlichen Lauten*) existaient aussi, mais que Paul a entendu les proscrire (cf. p. 114).

plus extraordinaire. Dans cette voie, il n'y a naturellement pas moyen d'aller bien loin. Les idiomes subliminaux de M^{me} Hauffe et de M^{lle} Smith, productions fort puériles en somme, et où la fatale influence des langues existantes se trahit dans l'effort même qu'on fait pour y échapper, ont exigé pourtant des conditions d'élaboration particulièrement favorables. C'est un *summum* rarement atteint, qui marque la direction des innombrables tentatives moins heureuses. A défaut de formations néologiques trop difficiles à combiner et à maintenir avec constance, on s'arrête aux simulacres de paroles qui procurent à moins de frais la même impression de renouvellement verbal. Parce que le divin est incompréhensible, irréductible à l'humain, on croit qu'un langage défiant la compréhension humaine sera celui où le divin s'exprimera le mieux. Même quand une traduction est possible, elle ne rend pas tout ce qui vibre d'indéfinissable, pour le glossolale qui les profère, dans ces vocables que leur origine rattache à des états où le sentiment l'emporte de beaucoup sur l'intellect. La Voyante de Prévorst signalait cette inaptitude des mots ordinaires à évoquer les valeurs et les qualités, si richement suggérées par les expressions de sa langue intérieure¹. Lorsque tout se réduit à un semblant de langage, le sujet n'en est pas moins, n'en est que plus peut-être sous l'impression de ce qu'il s'imagine dire d'ineffable et de mystérieux. (1 Cor. 14 : 2.) Dans l'élocution de son verbiage, il goûte le frisson de l'inconnu, de même que l'enfant qui « parle sauvage » se prend à la griserie des sons étranges qu'il émet.

L'instinct religieux apparaît souvent comme la négation ou comme la manifestation à rebours de l'instinct social. La religion intuitive et spontanée pousse l'homme à se singulariser. Ensuite seulement l'autorité et la tradition s'emparent de l'exception pour en faire la règle². L'inspiration qui se manifeste en liberté prend facilement les allures de l'extravagance, à tel point que les esprits frustes prennent l'extravagance pour l'inspiration. L'initiateur religieux cherche souvent

¹ KERNER, *op. cit.*, p. 221-222.

² Cf. JAMES, *L'expérience religieuse*, p. 289.

l'isolement matériel ou moral, il se fait remarquer par l'excentricité de ses façons ou par l'étrangeté de son costume. En application du même principe, la glossolalie veut être une différenciation mystique du langage. Marquant la parole humaine d'un sceau d'ineffabilité, elle sépare l'inspiré de la masse des gens qui parlent $\tau\tilde{\omega}\nu\tilde{\omega}\tilde{\iota}$, ou l'Eglise du monde profane, ou encore, dans l'Eglise même, le groupe des pneumatophores des simples croyants. Paul, avec sa pénétration ordinaire, a senti là un retour dangereux au régime des castes religieuses. Il a vu se former spontanément, au sein de la communauté chrétienne, une aristocratie d'initiés, à l'égard desquels un membre quelconque de l'assemblée des fidèles se trouvait dans la situation inférieure d'un ιδιώτης (1 Cor. 14 : 16). Ce mot désigne dans tous les domaines le simple particulier en opposition à l'homme revêtu d'une dignité, d'une fonction ou d'une compétence spéciale (cf. 2 Cor. 11 : 6). Dans un texte de Pausanias (*Corinth.* 13, 6), ιδιώτης sert à opposer l'homme dénué de facultés extatiques au $\mu\acute{\alpha}\nu\tau\iota\varsigma$. Heinrici établit que dans les confréries religieuses de la Grèce on appelait de ce nom les personnes dont l'initiation n'avait pas encore eu lieu¹. Cette séparation, transposée parmi ceux qui avaient été « baptisés d'un seul Esprit pour former un seul corps » (1 Cor. 12 : 13), Paul la jugeait anormale et attentatoire à l'égalité. Mais elle était dans la logique de l'instinct auquel le parler en langues répondait. Les argots trahissent une tendance analogue; tous ne sont pas cryptologiques par mesure de défense, comme le langage secret des vagabonds et des malfaiteurs, mais tous sont en rapport avec le besoin qu'éprouvent les hommes d'une certaine classe de « se renfermer vis-à-vis des autres dans un langage privatif². » Il en est de même pour les « langues sacrées » qu'on trouve dans les peuples les plus divers; l'emploi en est réservé aux magiciens, aux prêtres et à tous les individus « extraits par des rites appropriés du monde profane et munis de la puissance magico-religieuse

¹ MEYER-HEINRICI, commentaire cité, p. 382.

² R. DE LA GRASSERIE, art. cité, p. 271. Voir aussi, du même auteur, *Etude scientifique sur l'argot et le parler populaire*. Paris 1907, p. 12 et ss.

nécessaire à quiconque veut faire partie temporairement du monde sacré¹. » La glossolalie réalise ce postulat en conférant au langage, transformé à cet effet, la valeur d'un rite d'initiation. Mais si elle a pour conséquence de mettre certains individus à part du vulgaire, elle ne leur fournit pas pour cela le moyen de correspondre entr'eux. L'homme mû par l'Esprit est en communication privative avec Dieu (*οὐκ ἀνθρώποις λαλεῖ ἀλλὰ Θεῷ*, 1 Cor. 14 : 2). La langue employée alors ne sera que mieux adaptée à sa fonction psycho-religieuse si elle n'offre un sens intelligible ni à l'inspiré, ni à ses pareils ; ainsi la séparation se marque chez l'inspiré lui-même, entre le moi renouvelé par l'inspiration et le moi ordinaire.

Nous avons montré ailleurs comment des mots étrangers, fournis par la mémoire latente, se mêlent aux émissions glossolaliques. La cause n'en est pas imputable seulement au fonctionnement automatique et en quelque sorte fatal du mécanisme mémoriel. La même tendance psychique qui préside à l'apparition des mots impossibles à identifier fait rechercher les mots que leur origine exotique ou archaïque rend moins aisément identifiables. Etrange et étranger sont deux notions qui se touchent de près. Une fois la tradition formée d'après laquelle l'Esprit aurait fait des disciples une compagnie de polyglottes mûrs pour l'évangélisation des contrées lointaines, un intérêt dogmatique, succédant à la spontanéité du sentiment, devait s'attacher aux manifestations dites de xénoglossie et s'ajouter à l'influence de l'imitation proprement dite pour en favoriser le renouvellement. Exégètes et prédicateurs orthodoxes s'appliquent à mettre en relief l'importance du don des langues, ainsi conçu, comme symbole et garantie de l'œcuménicité du christianisme et de l'unité de l'Eglise de Dieu. Tel glossolale, dont le jargon ne serait en réalité compris d'aucune nation du monde, s'imagine avoir reçu ce charisme pour pouvoir porter l'Evangile à tel pays donné². Mais indépendamment de toute préoccupation de cette nature, certains emprunts aux langues étrangères ont

¹ A. VAN GENNEP, art. cité, p. 330.

² Ainsi miss Mary Campbell, qui prétendait parler la langue des îles Palaos !

pu faciliter et corser tout ensemble les innovations verbales de l'enthousiasme chrétien. Car ce n'est pas seulement dans la glossolalie que se manifeste la prédilection des mystiques pour les mots qui *viennent de loin*, et que leur résonance inaccoutumée et leur sens oublié ou mal connu enveloppent d'un prestige magique. Un oracle de Zoroastre recommande de *ne jamais traduire les noms barbares* (ὀνόματα βάρβαρα μὴ ποτ' ἀλλάξης). Le commentaire de Psellus ajoute : « Il y a dans tous les peuples des noms qui sont de tradition divine et qui ont dans les mystères une ineffable vertu. Ne les traduis donc pas en langue grecque. Ainsi par exemple Seraphim, Cheroubim, Michaël et Gabriel : prononcés de la sorte, comme en hébreu, ils ont dans les mystères une vertu ineffable qui s'affaiblit quand on les remplace par les noms grecs¹. » Il est question là de conserver à ces mots leur pouvoir natif, mais ce pouvoir ne leur est-il pas attribué justement à cause de ce qu'ils ont d'insolite et d'inusité pour des gens d'une autre langue ? L'entendement est déconcerté, l'imagination est frappée, et l'effet désiré est obtenu. C'est une simple variante du procédé de la Pythie, dont Plutarque dit que les oracles étaient émaillés d'archaïsmes et d'étrangetés. De même Eusèbe raconte que les gnostiques valentiniens usaient de noms hébreux ou de vocables barbares pour stupéfier ceux qu'ils initiaient à leurs mystères (*H. E.* IV, 7, 7; 11, 5). Système fort primitif, auquel reviennent en droite ligne les poètes ou les rhéteurs de tous les temps lorsque, pour masquer une réelle médiocrité d'invention, ils recourent aux bizarreries de style ou de vocabulaire destinées à « épater le bourgeois », en grec καταπλήττεσθαι τὸν ιδιώτην. Denys d'Halicarnasse (*Lys.*, 3) emploie cette expression à propos des prédécesseurs de Lysias, auxquels il reproche d'avoir fait

Par contre de graves docteurs saluent une opportune modernisation du don primitif, une Pentecôte « sans miracle », dans l'essor des études philologiques, qui facilite la diffusion de la Bible chez les peuples les plus divers. Cf. PIERSON, *Les nouveaux Actes des apôtres*, traduit par D. Lortsch. Genève 1896, p. 18-19.

¹ *Oracula magica Zoroastris cum scholiis Plethonis et Pselli*, ed. Opsopaeus. Paris 1607, p. 70 et s. (d'après MEYER-HEINRICI, p. 380).

abus des tropes, des mots surannés et étrangers, à seule fin d'abasourdir le bon public. Toujours il y a des gens qui admirent en raison même de l'impossibilité où ils sont de comprendre. Cela prouve la vitalité et l'universalité de l'instinct en vertu duquel nos glossolales préfèrent aux mots de leur langue maternelle les locutions étrangères, moins familières d'usage et moins profanes d'aspect. En dehors de la glossolalie, la même tendance peut se traduire par l'adoption d'un idiome ancien ou étranger comme *langue sacrée* seule digne des états d'inspiration ou de ferveur. Des mots latins traversent l'extase des grandes voyantes catholiques. Par contre les prophètes cévenols, lorsque l'Esprit était sur eux, abandonnaient leur patois pour le français, langue sanctifiée par les psaumes de Marot, la Bible réformée et les prêches du Désert. Si le Réveil du Pays de Galles a eu lieu à grand renfort de musique galloise, de prières et de chants gallois, c'est que l'anglais, pour les habitants de cette contrée n'est en aucune façon ce qu'était le français pour les protestants des Cévennes. Chez eux la foi religieuse est intimement liée au sentiment patriotique, et a besoin pour s'exprimer du vieil idiome national¹. Ce qui n'empêche naturellement pas qu'à l'occasion un Gallois dans l'inspiration ne puisse user de la langue anglaise.

Nous ne savons pas si l'hébreu, qui était en Palestine la « langue sainte » en opposition à l'araméen parlé par le peuple, a joué comme tel un rôle dans la glossolalie des premiers disciples. Mais il serait difficile de ne pas voir une connexion entre les processus générateurs du parler en langues et l'introduction de mots syriaques (*Abba*, *Maranatha*) dans le vocabulaire mystique des Eglises pagano-chrétiennes². Pour les néophytes grecs, qui les tenaient de leurs pères et prédécesseurs dans la foi, ces locutions avaient toute la solennité vague des formules d'initiation. Encore aujourd'hui nos liturgies, notre hymnologie sacrée, font une large part à

¹ Cf. H. Bois, *op. cit.*, p. 207 et ss.

² Voir livraison de janvier-avril 1909, p. 51-52.

l'*Amen* hébreu¹, aux exclamations *Alléluia* et *Hosanna*, celle-ci détournée de son sens primitivement imploratif (cf. Ps. 118: 25). Avec ou sans l'intermédiaire des formes aramaïques, la langue d'Israël, émotive au plus haut degré², était bien faite pour laisser des traces vivaces dans le nouveau langage religieux en formation, bien apte aussi à soutenir sa réputation de langue mère, dans laquelle auraient été prononcées les paroles de la création³.

Le ciel parlait à voix basse à la terre;
Comme au vieux temps ils parlaient en hébreu,
Et répétaient un acte de mystère;
Je n'y compris qu'un seul mot, c'était Dieu⁴.

En vérité, n'est-ce pas toute la théorie du parler en langues qui tient dans ce petit quatrain de Gautier ? Le ciel parlant à la terre, ou l'inspiration divine s'emparant d'un mortel, ce ne peut être qu'un mystère en paroles. Il faut donc qu'on n'y comprenne rien, sinon que Dieu s'exprime dans cette intelligibilité même. Et si, dans ce langage mystérieux entre tous, certains termes, certaines syllabes rappellent une langue connue, il faut que ce soit une langue très peu connue, vieille comme le monde ou lointaine comme le souvenir des anciens jours....

Sans doute la glossolalie n'est pas née d'une opération intellectuelle consciente. Mais telle notion, telle croyance, confusément élaborée sur un riche fond de phénomènes affectifs,

¹ Certains passages des LXX le transcrivent déjà sans le traduire (Néh. 8 : 6 ; 3 Macc. 7 : 22 ; Tob. 8 : 8). Paul le fait figurer à la fin de ses doxologies (Rom. 1 : 25 ; 9 : 5 ; Gal. 1 : 5, etc.), conformément à l'usage liturgique attesté par 1 Cor. 14 : 16 ; Apoc. 5 : 14 et passim ; Justin, *Apol.* I, 65, 67. A supposer que la traduction *γένοιτο* (Nombres 5 : 22 ; Deut. 27 : 15 et ss. ; 1 Rois 1 : 36, etc.) et *ἀληθῶς* (Jér. 28 : 6) fût connue, il y avait des raisons psychologiques que la forme originale se maintînt.

² « Alles in ihr ruft : ich lebe, bewege mich, wirke. Mich erschufen Sinne und Leidenschaften, nicht abstrakte Denker und Philosophen... » (HERDER, *Vom Geist der Ebräischen Poesie*. Erster Theil, 1782. Sämmtliche Werke, XXXIII, p. 21).

³ Cf. WEBER, *Die Lehren des Talmud*, Leipzig 1886, p. 192.

⁴ THÉOPHILE GAUTIER, *Tombée du jour* (*Poésies diverses*).

peut prendre corps à un moment donné dans une subconscience privilégiée qui la dote d'un mode d'expression moins amorphe et plus concret. Par rapport au milieu émotionnel qui la conditionne, cette suggestion d'une spécialisation religieuse du langage n'apparaît pas comme quelque chose d'hétérogène, d'extérieur, mais bien comme un facteur nouveau d'organisation et d'objectivation. Tout cela ne nous permet pas de dire où, quand et chez qui ces processus ont abouti pour la première fois à une manifestation typique de pseudo-langage ou de glossopoïèse. Mais tout ce qu'on peut espérer dans cet ordre de questions, c'est d'arriver à montrer comment les caractères spéciaux d'un phénomène se rattachent à d'autres caractères plus généraux. Ajoutons encore qu'au sein de la chrétienté primitive, les circonstances favoriseraient une orientation essentiellement verbale des symptômes de rénovation du moi. Chez les judéo-chrétiens l'influence de la tradition prophétique, l'habitude du culte de la synagogue, si dénué de rites sacrificiels, — chez les pagano-chrétiens la suppression de tout ce que le paganisme considérait comme l'essentiel dans le culte, sacrifices, oblations, libations, — tout cela concourait à faire de la parole l'élément cultuel fondamental. Le christianisme, religion d'expression orale, poussait ses adeptes à chercher dans le domaine du verbe les plus valables réalisations du postulat mystique¹ : « *Göttliche Art ist geheimnissvolle Art.* »

¹ WEINEL, *op. cit.*, p. 77.